

LE QUARTIER ROYAL



REGION DE
BRUXELLES
CAPITALE

La collection
BRUXELLES, VILLE D'ART ET D'HISTOIRE

Comité de coordination
 Christine Denayer, Service des Monuments et Sites
 Ode Goossens, Service des Monuments et Sites
 Brigitte Vander Bruggen, Service des Monuments et Sites
 Marc Gierst, graphiste
 David Stephens, Journaliste spécialisé

Texte et Recherches iconographiques
 Manoëlle Wasseige

Remerciements

Nous tenons à remercier toutes les personnes et institutions qui nous ont aidées dans la réalisation de cet ouvrage : les Archives de la Ville de Bruxelles, les Archives générales du Royaume, la Bibliothèque royale (cabinet des estampes), l'IRPA (service photographique), la Régie des Bâtiments, et également Marcel Celis, Fabrice de Kerchove et Marcel Vanhulst.

ILLUSTRATIONS

h = haut; m = milieu; b = bas; d = droite

Archives de la Ville de Bruxelles : 2 (h), 4, 5 (b), 13 (b), 14, 16-17 (b), 20 (h,b), 22 (h,b), 23 (h,b), 24 (h,b), 25, 26 (b), 32-33, 37 (b), 40 (b), 41, 42 (h), 43 (b), 44 (h,g,b), 48 (b), 50 (b); Archives générales du Royaume : 10 (d), 13 (h), 15, 18-19 (h), 32 (h), 42 (b); Bibliothèque royale Albert I^{er} : 5 (h), 6 (g), 7 (c), 8-9, 10 (g), 11, 12, 16 (h), 17 (h), 18 (b), 26 (h), 28 (h), 46 (h), 48 (h), 49 (h), 50 (h); Institut Royal du Patrimoine Artistique, Bruxelles © ACL : 2-3 (b), 6 (d), 19 (b), 31 (b), 33, 41 (h, b), 45 (d); Lucien Ronday : 27 (h); Marcel Vanhulst Région de Bruxelles-Capitale : photographies de couverture, 1, 18 (h), 27 (b), 30 (b), 31 (g, d), 35, 36, 37 (h), 38-39 (fond), 40 (h), 46-47 (b); Vlaamse Gemeenschap, Dienst Monumenten en Landschappen : 7 (h); Manoëlle Wasseige : 21, 28 (b), 28-29, 30 (h), 34, 38 (h,b), 43 (h), 45 (b), 47 (h), 49 (b).

RENSEIGNEMENTS

Musées Royaux des Beaux-Arts
 Rue du Musée 9
 1000 Bruxelles
 Tél. 02/508.33.33
 Collections d'Art ancien
 et d'Art moderne

Palais des Beaux-Arts
 Rue Royale 10
 1000 Bruxelles
 Tél. 02/507.82.11

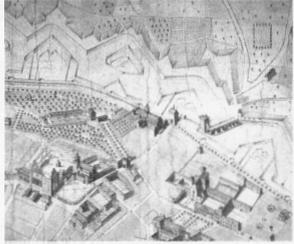
Musée de la Dynastie
 (Ancien hôtel Belle-Vue)
 Place des Palais 7
 1000 Bruxelles
 Tél. 02/511.44.25
 L'histoire de la royauté
 en Belgique de Léopold I^{er}
 à Baudouin I^{er}

LE QUARTIER ROYAL



LE COUDENBERG.....	2
LA CRÉATION DU QUARTIER ROYAL	8
Le rôle des communautés religieuses	18
L'aristocrate et le bourgeois	21
Le palais de Charles de Lorraine	26
LE PARC ROYAL.....	32
La rue Royale et l'hôtel Errera	40
Le Palais des Académies et les Ecuries royales	42
Le Palais de la Nation	44
Le Palais royal	46

LE COUDENBERG



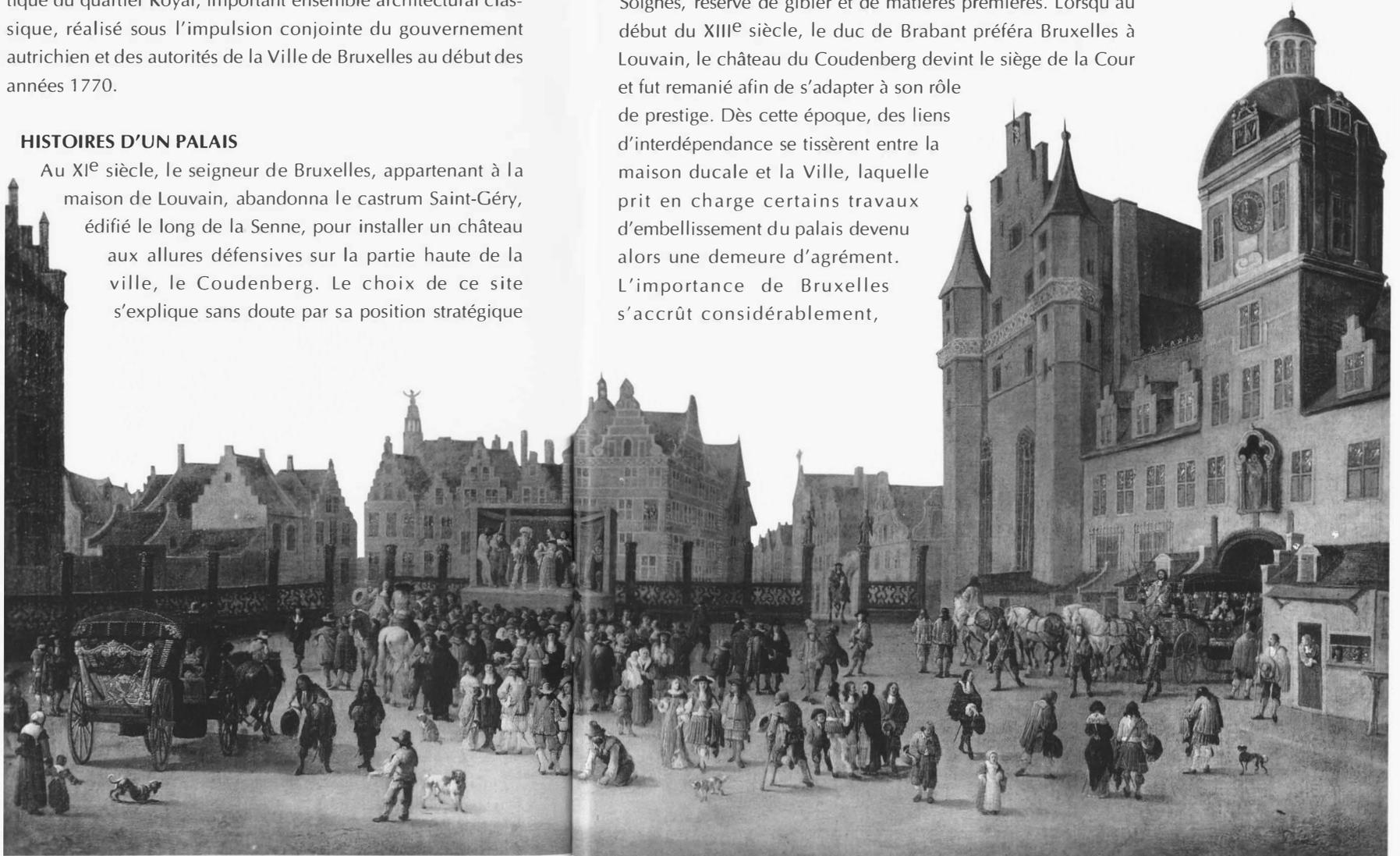
Plan de la ville datant du XVIII^e siècle montrant l'implantation de la cour le long des remparts du XIV^e siècle.

Après l'incendie de l'ancienne Cour en 1731, sept siècles d'histoire furent effacés pour laisser la place au projet urbanistique du quartier Royal, important ensemble architectural classique, réalisé sous l'impulsion conjointe du gouvernement autrichien et des autorités de la Ville de Bruxelles au début des années 1770.

HISTOIRES D'UN PALAIS

Au XI^e siècle, le seigneur de Bruxelles, appartenant à la maison de Louvain, abandonna le castrum Saint-Géry, édifié le long de la Senne, pour installer un château aux allures défensives sur la partie haute de la ville, le Coudenberg. Le choix de ce site s'explique sans doute par sa position stratégique

à proximité des zones urbanisées, de la route conduisant à la résidence principale de Louvain, et non loin de la Forêt de Soignes, réserve de gibier et de matières premières. Lorsqu'au début du XIII^e siècle, le duc de Brabant préféra Bruxelles à Louvain, le château du Coudenberg devint le siège de la Cour et fut remanié afin de s'adapter à son rôle de prestige. Dès cette époque, des liens d'interdépendance se tissèrent entre la maison ducale et la Ville, laquelle prit en charge certains travaux d'embellissement du palais devenu alors une demeure d'agrément. L'importance de Bruxelles s'accrût considérablement,



Représentation théâtrale sur la place des Bailles au XVII^e siècle.

A l'avant-plan s'élève le corps de logis princier, construit par Philippe le Bon et Charles Quint. A droite, longeant la ville, se dressent la Magna Aula et la chapelle tandis que du côté opposé, un bâtiment plus bas avait été édifié par Charles Quint. A l'arrière-plan, on peut distinguer la place des Bailles et l'ancienne église Saint Jacques. Gravure éditée par De Momperre, vers 1550.



quand, après le rattachement des Pays-Bas au Duché de Bourgogne au début du XV^e siècle, Philippe Le Bon la choisit comme résidence principale. Après les épousailles de Marie de Bourgogne avec Maximilien d'Autriche, les Pays-Bas passèrent aux Habsbourg et la nouvelle Cour continua de briller jusqu'à l'abdication de Charles Quint en 1555.

Les corps de bâtiments gothiques et Renaissance de la Cour s'agençaient autour d'un quadrilatère et offraient un aspect pittoresque, témoin du goût et des caprices des souverains qui s'y succédèrent. Afin de tenir dignement ses assemblées et d'organiser des festivités, Philippe Le Bon fit construire la «Magna Aula» (1452-1459), somptueux édifice en pierre blanche séparant le palais de la ville. Dans le prolongement, Charles Quint fit ériger une importante chapelle (1522-1552) dont la grâce élancée rappelait le gothique tardif encore apprécié dans nos régions. L'entrée du palais donnait sur la place des Bailles autour de laquelle s'établirent les grands maisons seigneuriales des Croÿ, des Horne, des Chimay, des Ravenstein et des Lalaing notamment. Dans ce qui était alors le cœur de Bruxelles régnait une grande animation : des marchands s'y réunissaient, une communauté de chanoines y avait édifié une église et elle était le point culminant des fêtes, des spectacles et des grands cortèges qui traversaient la ville.

De la garenne au parc d'agrément

Si un jardin avait vraisemblablement été prévu à l'origine, la première mention de ce dernier remonte au XIV^e siècle, quand il se composait d'un vignoble et d'un parc à gibier. De Philippe le Bon à Charles Quint qui procédèrent à des achats et à des expropriations, le parc connut de nouveaux aménagements et agrandissements. Ce domaine de 35 hectares environ, au vallonement naturel, était occupé pour l'essentiel par un bois giboyeux aux essences variées, la Warande. Le petit parc, lui, communiquait avec le palais par un portail menant d'une part à un jardin de fleurs et un vivier et aboutissant d'autre part à un jardin clos agrémenté d'un bassin, appelé la Feuillée. Entre les deux se déployaient un jeu de paume et une lice où prenaient place tournois et joutes.

Durant les guerres de religions, les temps peu propices à une vie de cour fastueuse virent la demeure royale se détériorer. Mais dès 1598, les archiducs Albert et Isabelle, amateurs d'arts



La Warande et le petit parc de l'ancienne cour (1659).

Le parc de la Warande, planté dans un décor vallonné, devint un jardin d'agrément peuplé d'animaux exotiques - lions, ours, autruches, rats des Indes - et d'une volière.

«J'ai vu derrière la maison du Roi à Bruxelles, les fontaines, le labyrinthe, le jardin des bêtes. Je n'ai vu de ma vie chose plus amusante et plus agréable. C'est comme un paradis.» (Dürer, *Carnet de Voyage*).



Page de droite, au centre :

Vue de la cour intérieure du palais après l'incendie. L'accès à la place des Bailles se faisait par un portail surmonté d'une tour d'horloge construite sous les archiducs Albert et Isabelle.

et de luxe, redonnèrent du lustre au palais et réaménagèrent le jardin selon le goût du jour. Au début du XVII^e siècle, le parc de Bruxelles n'avait rien à envier aux jardins italiens avec ses jeux d'eaux, ses constructions de rocailles, de grottes et son labyrinthe. Le reste du vallon, occupé par le jardin de fleurs, un étang et des vignobles, fut doté d'une orangerie.

Les gouverneurs qui leur succédèrent n'y apportèrent plus de grands changements, sans doute par manque de moyens pour restaurer la Cour. La guerre de succession d'Espagne marqua au début du XVIII^e siècle le passage vers le régime autrichien



Les pompiers de la ville de Bruxelles disposaient de plusieurs seringues qui auraient dû leur permettre de venir à bout de l'incendie. Mais celles-ci refusèrent de fonctionner.

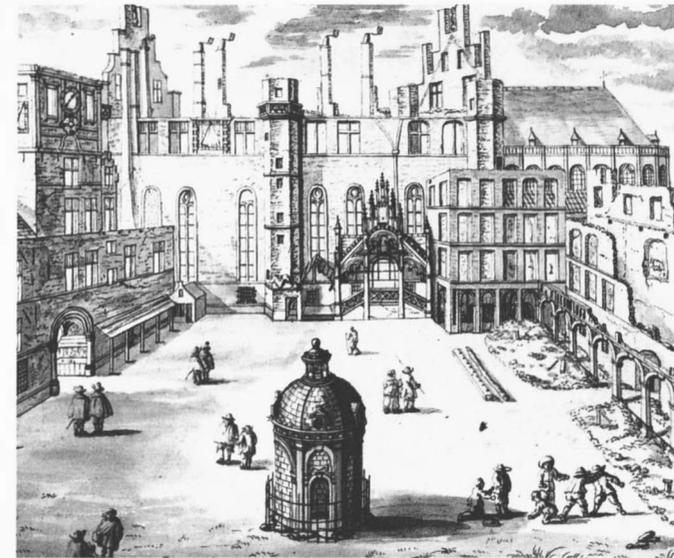
Vue intérieure de la chapelle de la cour (1525-1554). Cette dernière souffrit peu de l'incendie et fut rapidement rendue au culte.

et il fallut attendre l'arrivée en 1725 de la gouvernante générale, l'archiduchesse Marie-Elisabeth, pour que la résidence retrouve son éclat d'autrefois.

Le palais brûle ...

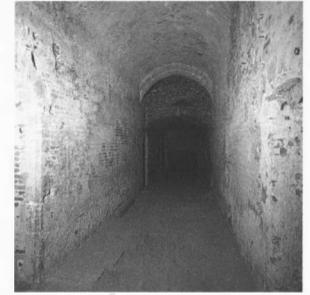
Le palais au passé plusieurs fois centenaire brûla dans la nuit du 3 au 4 février 1731. Le feu aurait pris dans les cuisines où l'on préparait des confiseries pour un bal, puis se propagea rapidement forçant la gouvernante Marie-Elisabeth, sauvée in extremis, à trouver asile dans le palais de Nassau. Ce n'était

pas la première fois qu'un incendie s'y déclarait, mais une série d'impondérables - le gel et les seringues remplies d'eau qui refusaient de fonctionner - compliquèrent la tâche des pompiers et des responsables de la Ville, lesquels tout en essayant de juguler l'incendie durent prendre des mesures pour empêcher le pillage. Le lundi 5 février, il ne restait que la chapelle, quasiment intacte, et les murs de la grande salle. Dans ce désastre, plusieurs personnes perdirent la vie et d'innombrables richesses que contenait le palais, parmi lesquelles des bijoux, de l'argenterie, des œuvres d'art comme les



Rubens de la Magna Aula, disparurent à jamais alors que la Bibliothèque de Bourgogne et un grand nombre de tapisseries échappèrent aux flammes.

La Cour s'installa dans l'hôtel de Nassau en attendant qu'on ne décide du sort de l'ancien palais qui demeurait le siège d'une vie intense puisque le personnel de la Cour y logeait toujours et que la chapelle, rapidement restaurée, servait encore. Quant à la Bibliothèque de Bourgogne, elle trouva refuge dans la Domus Isabellae située dans le parc tandis que la place des Bailles restait un lieu animé.



LES SOUTERRAINS DE LA PLACE ROYALE

Un pan de l'histoire enseveli. Lors de la construction de la place Royale, les bâtiments existants furent rasés à l'exception de quelques vestiges de la cour ducale et de ses abords, situés actuellement sous les anciens hôtels de Spangen et de l'abbaye de Grimbergen. Occupant aujourd'hui ce dernier, la Région de Bruxelles-Capitale a pris l'initiative de dégager les souterrains de leurs décombres et de les restaurer. Si de la Magna Aula il ne reste qu'un fragment d'une des tours d'angle qui la flanquaient, par contre, le deuxième niveau de sous-sol de la chapelle ducale érigée en 1553 par Charles Quint a été entièrement conservé. Soutenue par de massives colonnes octogonales en pierre calcaire blanche qui se prolongeaient aux étages supérieurs, cette cave avait dès l'origine servi de cellier, comme en témoigne le long couloir sur lequel s'ouvrent six pièces. A la fin du XVIII^e siècle, une porte percée dans l'épais mur extérieur de la chapelle permit de déboucher sur l'ancienne rue Isabelle, créée par l'archiduchesse du même nom qui désirait que le palais soit relié à la cathédrale Saint-Michel. Lors de l'aménagement du quartier Royal, une partie de cette rue fut voûtée tandis que le reste du parcours ne disparut qu'au moment de la construction du Palais des Beaux-Arts en 1928. Sur le côté opposé de la rue, subsiste encore un pan de mur de l'ancien hôtel d'Hoogstraeten, partiellement démoli pour permettre l'édification de l'hôtel Spangen.

Vue de la place Royale
avec, au centre, la statue pédestre
du duc Charles de Lorraine.

LA CRÉATION DU QUARTIER ROYAL

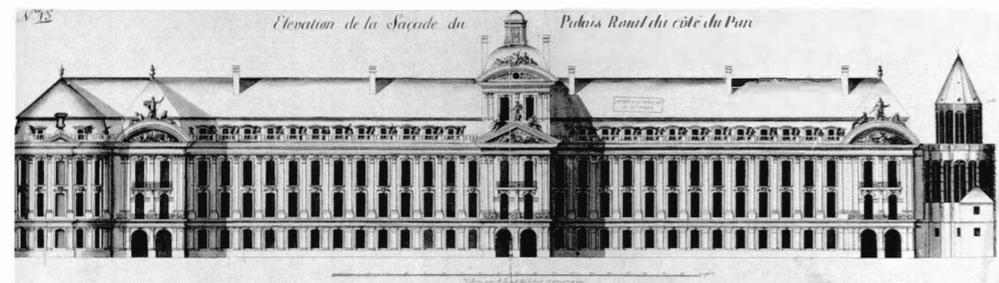
Tant la Maison impériale que la Ville et les Etats de Brabant souhaitaient ardemment la réédification du palais, symbole du prestige de Bruxelles, mais les finances d'aucune des parties ne permettaient une entreprise d'une telle envergure. Des projets furent avancés, mais aucun ne vit le jour. Il fallut attendre près de quarante ans avant que le duc d'Ursel, gouverneur militaire de Bruxelles, ne proposa de transformer la place des Bailles en une esplanade pour les parades militaires. La Ville fit une requête auprès du gouvernement autrichien afin que l'ingénieur Claude Fisco, contrôleur des travaux publics de Bruxelles, soit chargé d'un plan d'aménagement assez simple, prévoyant une place rectangulaire autour de laquelle seraient maintenus les bâtiments existants. Cependant, le plan initial fut abandonné lorsqu'en 1769 les Etats de Brabant votèrent une statue pour célébrer les vingt-cinq années de gouvernement de Charles de Lorraine. Le ministre plénipotentiaire de l'impératrice Marie-Thérèse encouragea vivement ce projet et proposa également la création d'une place Royale en guise d'écrin

pour le monument commémoratif. Le choix de l'emplacement se porta immédiatement sur la place des Bailles, et en 1774, le projet était approuvé par Vienne qui nomma Ange de Limpens alors conseiller des finances pour régler les problèmes pratiques avec la Ville tandis que le prince Adam de Starhemberg, ministre plénipotentiaire depuis 1770, était responsable des travaux et rendait régulièrement des comptes au gouverneur et à Vienne. Désireux d'élever Bruxelles au rang des capitales européennes, Charles de Lorraine suggéra qu'il soit fait appel à des architectes français, jouissant alors d'une grande renommée.

Urbanisme et Raison

Faisant largement recours au programme architectural imposé, le modèle d'urbanisme du Siècle des Lumières est le reflet des concepts philosophiques de Descartes et Voltaire qui préconisaient la supériorité d'une ville créée de toute pièce sur les agglomérations ayant connu un développement plus empirique.



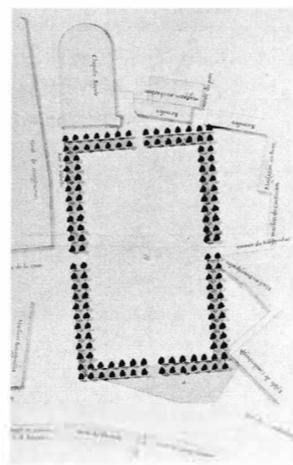
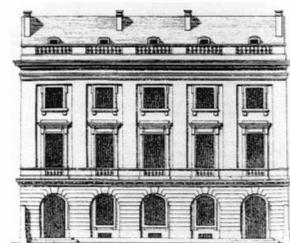


rique. La ville n'existe plus uniquement pour satisfaire les seuls caprices d'un monarque, mais devient une œuvre de la raison et de la volonté humaine, qui se doit d'offrir un cadre meilleur à tous les hommes.

Guidée certes par un souci de qualité de vie, cette architecture de décor se tourne avant tout vers la vie publique, sociale et mondaine. En effet, le XVIII^e siècle voit la construction de places, de halles, de fontaines ou encore de théâtres et autres lieux de divertissements où prédomine l'alignement de façades d'une grande sobriété, voire d'une façade unique reprenant la forme d'un palais ou d'un hôtel de maître. Les places royales découlent de ces ensembles à programme imposant aux acquéreurs des terrains une servitude perpétuelle auxquels s'ajoute un élément nouveau, l'érection d'un monument en l'honneur du souverain. Chaque fois qu'elles en ont l'occasion, les villes demandent au roi la permission de lui élever une statue. Jusque dans les années 1750, elles représentent ce dernier en guerrier victorieux, mais ensuite, on assiste à une mutation des mentalités et le souverain, despote éclairé et pacificateur, est représenté debout ou assis. Afin de conduire le regard vers la statue érigée au centre, l'accès à la place se fait par les axes médians. D'autres rues aboutissent malgré tout aux angles des places, mais elles sont cachées par des artifices, des grilles ou des arcades. A l'imitation de la France et des places royales de Paris, Nancy ou Reims, ce thème se répandit dans toute l'Europe au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, comme en témoignent la place du commerce à Lisbonne, la place Amalienborg à Copenhague et bien entendu la place Royale à Bruxelles.

Projet de Royet pour reconstruire la «Cour brûlée». Plusieurs projets de reconstruction de la Cour, témoins du goût du XVIII^e siècle pour le style classique français, furent proposés après l'incendie de 1731, mais aucun n'aboutit, faute de moyens.

Le *Recueil Élémentaire d'Architecture* de Jean-François de Neufforge est un des ouvrages de base en matière d'architecture classique avec ceux de Jacques-François Blondel. De Neufforge donne des exemples d'édifices dont la façade sobre et dépouillée cache les diverses fonctions des bâtiments et rappelle les élévations du quartier Royal.



Un des projets d'aménagement de l'ancienne place des Baillies proposé par Louis-Joseph Baudour.

*Originaire d'Amboise, Gilles-Barnabé Guimard se retrouva parmi les élèves de l'Académie royale d'architecture à Paris où il reçut l'enseignement novateur de Jacques François Blondel. Il s'installa à Bruxelles en 1761 où il travailla pour l'architecte de Charles de Lorraine, Jean Faulte. Bien qu'il n'exerça aucune charge officielle, il était régulièrement sollicité par le gouvernement, et fut notamment chargé de faire un relevé de l'ancienne Cour. Ce n'est qu'au moment où le projet du quartier Royal vit le jour que Guimard émergea de l'ombre et imposa son talent. Il semblerait qu'il ait quitté la ville en 1786 et qu'il soit mort en France en 1792.

Du Moyen Âge au Néoclassicisme

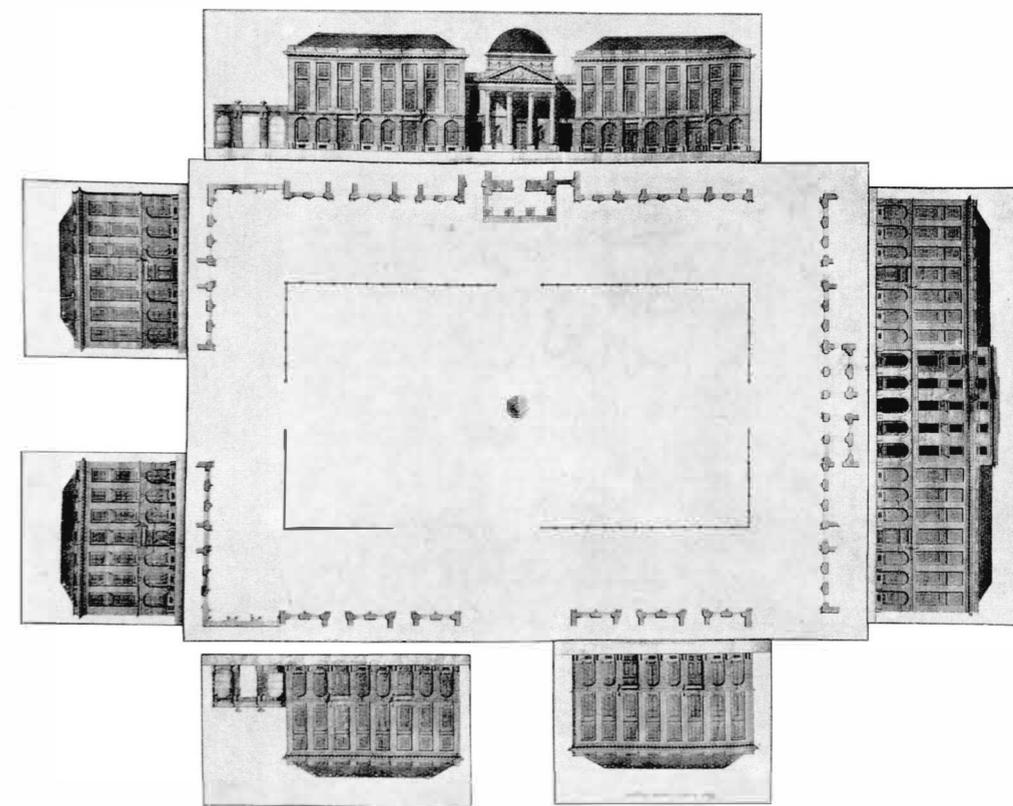
Pour Bruxelles qui en cette fin de siècle présentait encore des ruelles pittoresques et tortueuses, reflet d'une société bourgeoise ancrée dans ses traditions médiévales, le projet d'aménagement de l'ancien Palais ducal constitua une rupture qui marqua tous les grands travaux d'aménagement du XIX^e siècle. Découlant d'une réflexion urbanistique globale qui allait bouleverser la structure du haut de la ville, la création d'axes et de percées larges et rectilignes mettait en communication directe les différents quartiers et les principaux édifices : ainsi la rue Royale se prolongera d'une part vers la rue de la Régence dont la perspective est fermée par le Palais de Justice et d'autre part vers le palais de Laeken, avec une interruption du tracé au niveau de l'église Sainte-Marie; la rue de la Loi aboutira au Cinquantenaire pour se prolonger jusqu'à Tervueren tandis que les rues transversales du parc s'ouvraient vers la vieille ville par des «fenêtres panoramiques», et du côté opposé, donneront naissance au quartier Léopold et à sa structure en damier.

Un plan général d'aménagement

Comme les finances de la Ville ne permettaient pas de s'attacher les services d'un nom prestigieux, c'est finalement Gilles-Barnabé Guimard de Larabe* qui fut chargé d'exécuter une grande partie des plans et intervint en 1775 comme conducteur des travaux. Il était assisté de Claude Fisco, du contrôleur-adjoint Louis-Joseph Baudour et du jardinier de l'orangerie Joachim Zinner, lequel supervisa les travaux du parc. Par contre, l'architecte français Jean-Benoît-Vincent Barré, dont le nom revient régulièrement dans les documents de l'époque, semble avoir essentiellement joué un rôle consultatif bien qu'il ait proposé de nouveaux plans et élévations pour la façade de l'église Saint-Jacques et pour le Passage des Colonnes, suggestions qui ne furent que peu suivies. L'ensemble du projet apparaît finalement comme une entreprise collective orchestrée par Guimard.

Ponctuée de huit pavillons reliés par des portiques à chaque angle, dont certains camouflent une voie de passage, la place

s'ouvre suivant les axes médians et l'église Saint-Jacques occupe le centre du long côté face à la ville basse et à la flèche de l'hôtel de ville. Les façades des édifices, recouvertes d'un enduit et peintes selon les spécifications de l'architecte, sont faites de la répétition d'une même travée présentant une arcade fermée en bossage au rez-de-chaussée et deux croisées de hauteur inégale à pilastre plat, couronnées par une balustrade. Les plans à peine acceptés par l'impératrice Marie-Thérèse, Starhemberg lui suggéra d'élargir le projet en créant un parc autour duquel s'agenceraient un nouveau quartier à la place de la Warande, laissée à l'abandon. Le parc devenant le pivot central du projet, il fallut modifier l'orientation de la place, laquelle au lieu d'être dans la continuité de la rue Royale fut placée dans l'axe d'une des allées du parc.



LA PLACE DES MARTYRS

En 1775, un autre projet néo-classique vit le jour à Bruxelles : la place Saint-Michel (actuelle place des Martyrs) réalisée par Claude Fisco. Bordé de bâtiments de style Louis XVI aux ordres colossaux encore très plastiques, l'ensemble se trouve à la charnière de deux conceptions urbanistiques divergentes. Loin de développer un espace panoramique, la place n'est traversée que par une seule rue, et, à l'image des places médiévales, elle n'est accessible qu'aux angles.

Plan de la place Royale qui pourrait être de Jean-Benoît-Vincent Barré (1775). On y distingue notamment une représentation de l'église du Coudenberg et le corps de bâtiment entre l'hôtel Templeuve et celui des Brasseurs, projets qui furent tous deux refusés.

Les premiers coups de pelle...

Bruxelles reçut la juridiction sur les Bailles et le Borgendael, ancien quartier qui jouxtait le Palais ducal, moyennant quoi elle s'engagea à niveler et paver la place, à l'entourer de bornes et de chaînes et à élaborer un cahier de charges détaillant les obligations des futurs constructeurs. Dès 1774, les démolitions de l'abbaye de Coudenberg, des maisons du Borgendael et de la Cour d'Hoogstraeten allaient bon train alors que les matériaux de l'ancienne Cour étaient récupérés et réutilisés. Les travaux de la place durèrent de 1775 à 1781 et l'église Saint-Jacques ne fut consacrée qu'en 1787 alors que l'aménagement du Parc et de ses abords étaient globalement achevés en 1785. Les travaux de nivellement rendaient les constructions difficiles et onéreuses et le gouvernement ne vendit pas les terrains aussi facilement qu'il l'avait escompté. Comme les conditions inhérentes à l'édification des pavillons étaient contraignantes, peu d'acquéreurs se présentèrent malgré des annonces insérées dans les journaux comme la *Gazette de Hollande* ou la *Gazette anglaise*. Les propriétaires se voyaient dans l'obligation de suivre avec la plus grande exactitude les instructions concernant la construction des bâtiments qu'ils devaient élever dans les deux ans. Il leur était délivré une copie des plans et de l'élévation afin qu'ils puissent s'y conformer sous la surveillance d'un architecte qui dans le cas de la maison de la corporation des brasseurs ordonna sa démolition parce que l'alignement était d'un pied en deçà de ce qui était prévu.

Charles de Lorraine, l'Arbre de la Liberté et Godefroid de Bouillon

Lorsqu'en 1769 les Etats de Brabant votèrent une statue pour Charles de Lorraine, la réalisation en fut confiée au sculpteur Pierre-Antoine Verschaffelt, né à Gand en



Ode créée à l'occasion de l'érection de la statue de Charles de Lorraine :
«Des Titus et des Antonins
Charles rappelle la mémoire
De tous ces vertueux Romains;
Sa vie est la fidèle Histoire
Des peuples; adoré comme eux
Il sera mis au rang des dieux (...)»



Au centre :
L'Arbre de la Liberté, planté après la
Révolution française.

1710. Après avoir séjourné plus de dix ans en Italie, ce dernier s'était fixé à Mannheim où l'Electeur palatin lui avait confié la direction de l'Académie des Beaux-Arts. Charles de Lorraine ne cacha pas qu'il aurait préféré un sculpteur français, mais les finances des Etats ne le permettaient pas, et en outre, les Bruxellois avaient émis une préférence pour un artiste originaire des Pays-Bas.

La statue ne fut fondue qu'en 1774 et bien que le travail de finition était loin d'être achevé, elle fut aussitôt présentée au public qui découvrit le prince Charles de Lorraine en général romain, drapé dans le manteau consulaire, le bras droit étendu tenant le bâton de commandement, le gauche soutenant le manteau. Arrivée au port de Bruxelles au début du mois de janvier 1775, elle fut inaugurée le 17 janvier sur la place Royale encore en chantier. A l'arrivée du prince, on découvrit la statue au son de toutes les cloches de la ville, de trois décharges d'artillerie dans le Parc et des vivats de la foule. Alors que le peuple faisait liesse autour de la statue et de la place illuminée où avaient été installées des fontaines à vin, le prince assista à un spectacle suivi d'un dîner et d'un bal offert par les Etats de Brabant.

Les révolutionnaires français renversèrent la statue en 1792 avant qu'elle ne soit rétablie lors du retour du gouvernement autrichien pour être définitivement déboulonnée et fondue

en 1794. On planta alors un *Arbre de la Liberté* autour duquel le peuple dansait en chantant «Ça ira» et «La Carmagnole». A la chute de l'Empire, l'arbre fut abattu et c'est seulement en 1843 que le centre de la place fut occupé par une nouvelle sculpture, le *Godefroid de Bouillon* d'Eugène Simonis. Dans le cadre très classique et statique de la place Royale, le souffle épique de Godefroid de Bouillon monté sur son cheval se cabrant dynamise l'ensemble.

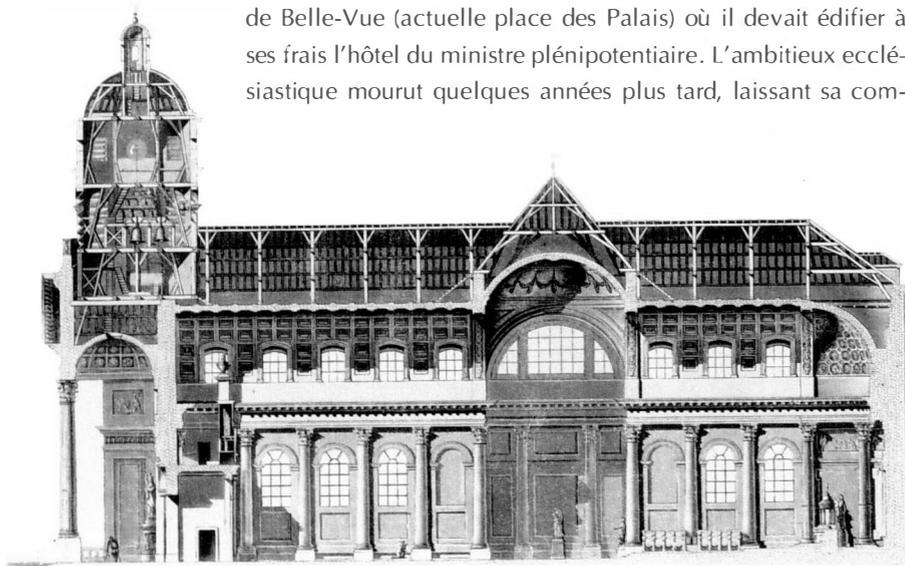


Godefroid de Bouillon de E. Simonis (1843).
Les dirigeants du jeune Etat belge désiraient ainsi exalter l'image d'une contrée dont le passé remontait à l'Antiquité. Aussi, le Parlement décida-t-il d'élever des statues à la mémoire des grands hommes qui avaient fait la Belgique, d'Ambiorix à Charlemagne, sans oublier Charles de Lorraine et les héros de la Révolution de 1830.



Moïse, réalisé par Ollivier de Marseille à la fin du XVIII^e siècle. Placée devant une niche plate, la statue orne la façade de l'église Saint-Jacques, tout comme son pendant, un David de F.J. Janssens.

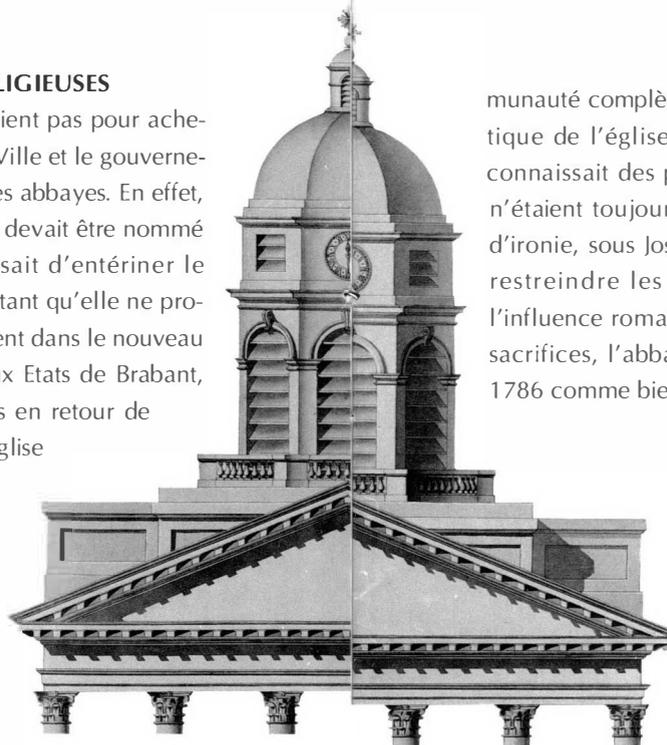
Coupe longitudinale de l'église Saint-Jacques par Louis Montoyer.



LE RÔLE DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Comme les particuliers ne se pressaient pas pour acheter les terrains du quartier Royal, la Ville et le gouvernement autrichien firent pression sur les abbayes. En effet, à la mort d'un abbé, son successeur devait être nommé par le gouvernement, lequel refusait d'entériner le choix de la communauté religieuse tant qu'elle ne promettait pas d'intervenir financièrement dans le nouveau projet urbanistique. Ainsi, admis aux Etats de Brabant, l'abbé du Coudeberg avait promis en retour de cette faveur de doter la nouvelle église abbatiale d'une façade donnant sur la place, alors que l'ancienne église avait son entrée rue de Namur. Si les Etats ne furent pas enchantés d'accueillir un nouvel élément en leur sein, par contre l'abbé Warnots n'avait plus rien à refuser à Charles de Lorraine.

Outre l'église, il s'engagea également à faire construire les deux hôtels situés de part et d'autre de celle-ci. Par la suite, il se sentit également dans l'obligation d'acheter le terrain sis rue de Belle-Vue (actuelle place des Palais) où il devait édifier à ses frais l'hôtel du ministre plénipotentiaire. L'ambitieux ecclésiastique mourut quelques années plus tard, laissant sa com-



munauté complètement démunie. En 1781, seul le portique de l'église avait été élevé, et comme l'abbaye connaissait des problèmes de liquidité, les hôtels qui n'étaient toujours pas achevés furent vendus. Comble d'ironie, sous Joseph II, une série de réformes visant à restreindre les immunités du clergé et à affaiblir l'influence romaine fut mise en place, et après tant de sacrifices, l'abbaye du Coudeberg fut supprimée en 1786 comme bien d'autres ordres contemplatifs.

L'église Saint-Jacques

Une première chapelle dédiée à saint Jacques avait été érigée à la même époque que le Palais ducal, mais elle n'acquiesça le statut d'église paroissiale qu'en 1622. Si Barré avança plusieurs projets, rejetés parce qu'ils s'avéraient trop onéreux, Guimard réalisa les plans et

les profils d'une façade qui s'harmonisait davantage avec l'ensemble de la place. En février 1776, l'archevêque de Malines posa la première pierre de la façade dont l'érection précéda la construction de la nef. A partir de 1784, Louis Montoyer* paracheva l'ouvrage en aménageant l'intérieur et en surmontant l'édifice d'un campanile. A la place de l'ancien édifice gothique s'éleva depuis lors un « temple néo-classique » dont le péristyle grécisant et le fronton subliment et rythment la composition de la place. Dans ce cas-ci, l'utilisation du vocabulaire architectural appartenant au monde antique est totalement assimilée contrairement à la première tentative néo-classique qu'est la place des Martyrs où le fronton est encore supporté par un avant-corps. Au lendemain de la Révolution française, l'église se mua en un temple de la Raison universelle où l'on chantait la Marseillaise et d'autres hymnes révolutionnaires accompagnés de musique militaire tandis que quelques représentants du peuple, ceints de l'écharpe tricolore, montaient en chaire et y prononçaient des discours enflammés. L'église fut rendue au culte en 1802.

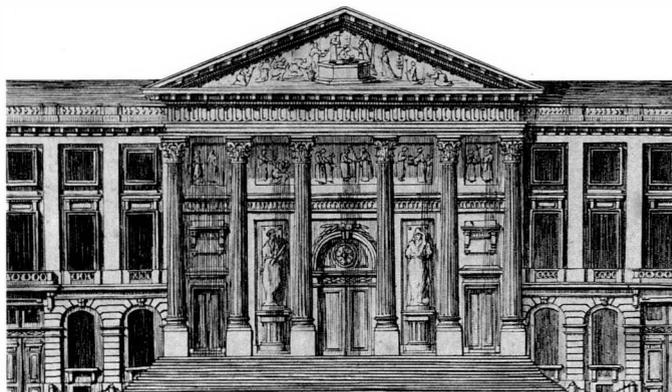
*Issu d'une famille de tailleurs de pierres, Louis Montoyer fut dès 1780 un acteur important dans la mise en œuvre du projet du quartier Royal. Participant aux constructions de l'abbaye de Coudeberg à la place Royale, il réalisa encore quelques édifices à la lisière du Parc et de ses abords lors que Guimard se retira. Il collabora aussi à la construction du château de Laeken et de Seneffe. Après l'invasion française, il s'établit à Vienne en tant qu'architecte de la cour où il passa le reste de sa vie.

Au centre: Détail du fronton dont le tympan est aujourd'hui décoré d'une peinture murale réalisée par J. Portaels.

Intérieur néo-classique de l'église. Une large nef est scandée par des colonnes corinthiennes engagées et des arcades ouvrant sur les bas-côtés dont l'adjonction par Tilman-François Suys date des années 1843-1845.



Élévation géométrale du nouveau portail de l'église Saint Jacques à Bruxelles (1777).

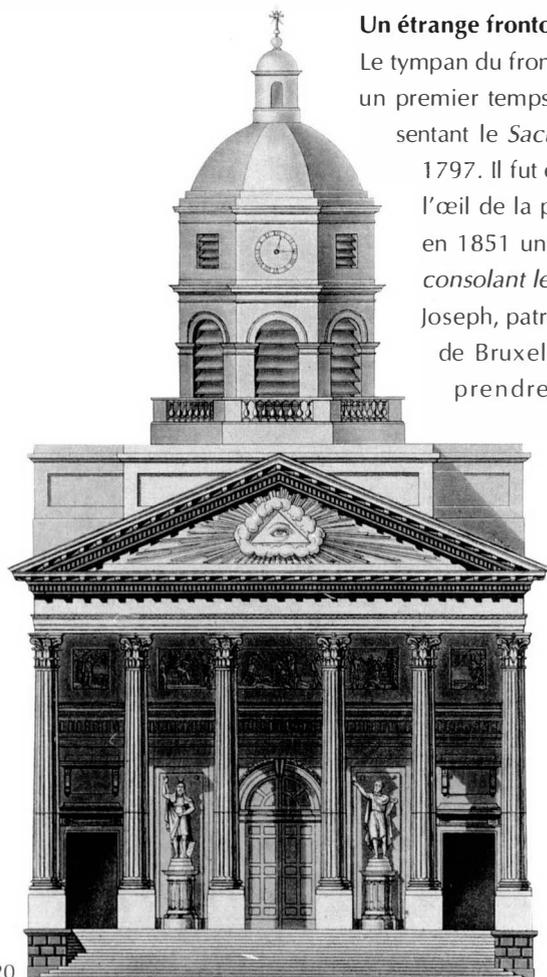


Un étrange fronton

Le tympan du fronton connut une histoire mouvementée. Dans un premier temps, il fut décoré d'un bas-relief sculpté représentant le *Sacrifice de la messe* par A.J. Anrion, détruit en 1797. Il fut ensuite remplacé au début du XIX^e siècle par l'œil de la providence avant que Jan Portaels n'y réalise en 1851 une peinture murale sur le thème de la *Vierge consolant les affligés*, entourée de l'enfant Jésus, de saint Joseph, patron de la Belgique, et de saint Michel, patron de Bruxelles. Le choix de cette technique peut surprendre non seulement dans le contexte d'un

ensemble néo-classique mais surtout en considérant le climat peu clément de la Belgique, sans doute responsable de sa détérioration rapide. Pour original et novateur qu'ait été ce travail, la critique de l'époque semble avoir montré une parfaite indifférence quand elle ne décriait pas vivement le projet. Après cette tentative, Portaels qui s'était plutôt distingué dans le genre orientalisant renonça à sa vocation de peintre muraliste.

Montoyer ajouta un campanile en bois à l'église, laquelle connut de nouvelles transformations au XIX^e siècle. Tilman-François Suys construisit un nouveau campanile octogonal en bois surmonté d'un dôme tandis que l'attique et la balustrade étaient surmontés de sculptures d'Egide Mélot et Pierre Puyenbroeck.



L'ARISTOCRATE ET LE BOURGEOIS

Si la place des Bailles était avant tout un lieu de réunion et de divertissement pour la population bruxelloise, l'ancien quartier ducal abritait essentiellement les grandes familles patriciennes. Lors de la création de la nouvelle place, les terrains furent lotis par cette aristocratie et par les abbayes qui se défirent rapidement de leurs immeubles. Aussi, à la chute de l'Ancien Régime, la place Royale devint un cadre prestigieux pour les banques, compagnies d'assurances, grands magasins, cafés et terrasses tout comme pour les hôtels où descendaient les voyageurs de marque.

Les terrasses de la place Royale en 1890.



Hôtels de voyageurs, tavernes et magasins huppés

Situés à proximité du Parc, des musées et du centre historique de la ville, ces hôtels d'excellente réputation attiraient de nombreux touristes. Le premier terrain de la place fut acheté par un particulier, le sieur Proft, bourgeois et négociant en vins, en vue d'en faire un luxueux palace, l'*Hôtel de Belle-Vue*. Ce dernier



Carte d'adresse de l'Hôtel de l'Europe.

L'hôtel de Belle-Vue avec l'entrée du parc en arrière-plan.



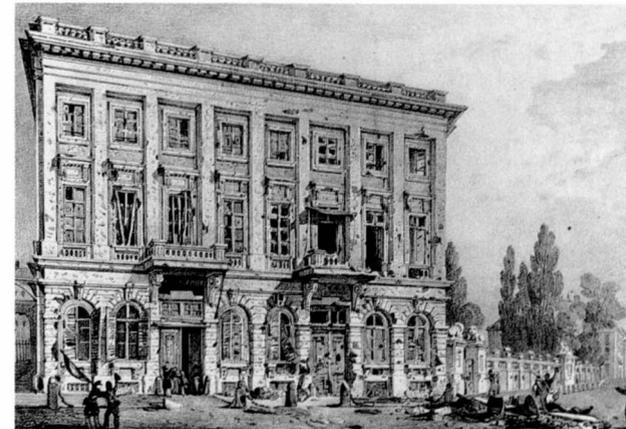
la comtesse Hanska. L'hôtel accueillit également des artistes, des aventuriers mais aussi des diplomates, hommes politiques et personnalités royales parmi lesquelles Meissonnier, Sarah Bernhard, Liszt, Stanley, Jérôme Bonaparte, le futur Edouard VII, le prince Metternich ou encore Disraëli. Au coin de la rue Montagne de la Cour, l'hôtel de la Loterie Impériale, créée en Belgique par l'impératrice Marie-Thérèse, changea lui aussi d'affectation pour devenir l'Hôtel de l'Europe où Alexandre Dumas passa une partie de son exil. Dans les années 1920, le lieu fut occupé par le bijoutier Altenloh jusqu'à ce que les Musées royaux des Beaux-Arts n'investissent l'espace avant d'annexer également l'hôtel des Brasseurs. Mis dans un premier temps à la disposition du

resta aux mains de la famille jusqu'en 1865 avant d'être racheté par Edouard Dremel qui acquit également l'Hôtel de Flandre, situé à côté de l'église Saint-Jacques. Tout le gratin intellectuel et politique du XIX^e siècle y défila. Les écrivains de passage à Bruxelles affectionnaient particulièrement cet endroit, tels Octave Mirbeau ou Balzac qui y vécut en 1846, accompagné de sa maîtresse

Ministre de France auprès de la Cour de Bruxelles, ce dernier servit ensuite de succursale à la Compagnie des Indes tandis que dans l'autre partie de l'édifice, la Gresham Life Assurance installait ses bureaux dont l'aménagement intérieur Art Nouveau fut réalisé par Léon Govaert. Construit par l'abbaye de Grimbergen sur les restes de la chapelle palatine, l'hôtel faisant face au Belle-Vue reçut

comme locataire le *Café de l'Amitié*, établissement célèbre où se réfugièrent les révolutionnaires lors des Journées de septembre 1830. Très endommagé, il fut restauré puis divisé en deux parties où s'établirent une librairie et une taverne avant qu'elles ne cèdent la place en 1920 à la Lloyd Bank. A l'emplacement de la cour de Hoogstraeten, l'hôtel du Comte de Spangen qui abrita le Tsar

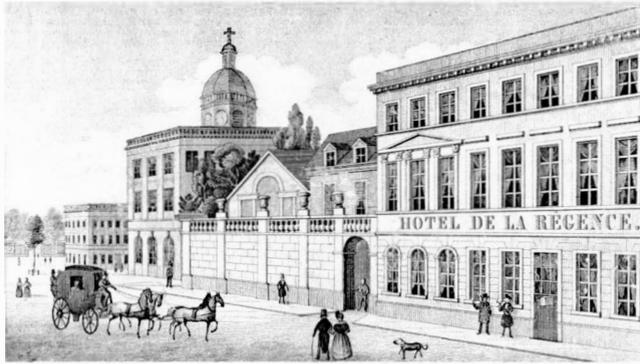
Alexandre I^{er} en 1815 se transforma également au XIX^e siècle en hôtel de voyageurs, l'Hôtel Britannique d'où partait le *mail coach* qui conduisait les Anglais de passage à Waterloo, haut lieu du tourisme anglo-saxon. Enfin, les deux hôtels utilisés actuellement par la Banque Bruxelles Lambert étaient occupés par la *Taverne du Globe* tandis que la partie jouxtant l'église abritait la résidence de l'Amman de Bruxelles. A chaque occasion officielle, ces hôtels étaient pris d'assaut parce qu'ils permettaient à leurs occupants d'assister aux cérémonies qui se déroulaient sous leurs yeux. En effet, tous les prétextes étaient bon pour donner à la place un air de fête : intronisation de Guillaume I^{er}, de Léopold I^{er} et autres fêtes nationales. Elle se parait alors de somptueux décors, d'arcs de triomphe renaissants ou baroques ou d'architectures éphémères qui ne s'harmonisaient pas toujours avec l'apparence très classique du lieu. Sans être un espace fermé, la place incitait à ces rassemblements et à ces fêtes, mais son intégration dans les grands courants de la circulation urbaine lui a fait perdre ce rôle de convivialité.



Le Café de l'Amitié le lundi 27 septembre 1830, après les combats entre Révolutionnaires et Hollandais.

Intronisation du prince Léopold de Saxe-Cobourg, roi des Belges, le 21 juillet 1831 devant l'église Saint-Jacques.





L'Hôtel de la Régence, jouxtant l'ancien hôtel de Templeuve avant que ce dernier ne soit transformé par le Comte de Flandre.

La Cour des Comptes

L'histoire architecturale de l'hôtel qui abrite actuellement la Cour des Comptes se distingue de celle de l'ensemble néo-classique de la place Royale. Après le percement de la rue de la Régence, l'édifice subit des agrandissements et des transformations qui ne res-

pectaient pas les données stylistiques du quartier tout en s'y intégrant harmonieusement. L'ancienne demeure en briques rouges et à pignon disparut lors du réaménagement du quartier à la fin du XVIII^e siècle pour faire place à l'hôtel de la comtesse de Templeuve-Tirimont. A sa mort, son neveu, le marquis Arconati, nommé maire de la ville sous Napoléon Bonaparte puis sous Guillaume I^{er}, y résida avant que l'édifice ne soit brièvement occupé par le ministère de la Guerre puis par l'Athénée Royal. A partir de 1866, le prince Philippe, frère de Léopold II, habita ce palais où naquit le futur roi Albert I^{er} en 1875. Le Comte de Flandre entreprit de grands travaux d'agrandissement en ajoutant deux ailes perpendiculaires, créant ainsi une cour d'honneur, laquelle s'ouvrait sur la rue de la Régence. Correspondant au goût éclectique de

l'époque, tant l'agencement intérieur que les nouvelles façades offrent une décoration néo-baroque. En 1920, le roi Albert I^{er} vendit l'hôtel à la Banque de Bruxelles. Bien que l'ensemble ait été réaménagé, il conserva le caractère solennel et majestueux du palais. Lors de sa fusion avec la Banque Lambert, elle le céda à la Cour des Comptes.

Le palais du Comte de Flandre aux environs de 1880.



Le Passage des Colonnes

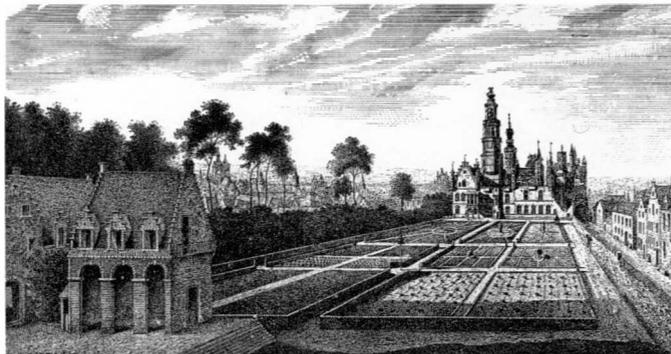
A l'origine seuls les axes de la rue Royale et de la rue Montagne de la Cour devaient déboucher sur la place. Aussi fallait-il fermer l'espace entre l'hôtel Templeuve et la Maison des Brasseurs tout en ménageant un passage vers le quartier du Sablon. Barré proposa un pavillon aussi élevé que les deux hôtels, pouvant servir d'habitation et dont les arcades du rez-de-chaussée s'ouvraient sur la rue arrière. Ce premier projet jugé trop onéreux fut rejeté et c'est finalement une proposition de Guimard qui fut adoptée. Les différents éléments du passage des Colonnes répondaient aux détails architecturaux du quartier Royal. Alors que les larges piliers couronnés par des trophées militaires faisaient pendant à ceux de l'entrée latérale du Parc, les deux arcades reliées



Le Passage des Colonnes exécuté d'après le plan de Guimard en 1781.

aux hôtels prolongent le rythme qui scande l'ensemble de la place, et auquel font écho les arcades plus monumentales de l'hémicycle. Le Passage fut supprimé en 1827 lorsque fut percé le premier tronçon de la rue de la Régence. Cette dernière fut ensuite prolongée en 1872 afin d'offrir une vue perspective de la place Royale vers le Palais de Justice.

Vue de l'ancien palais de Nassau avant qu'il ne soit transformé par Charles de Lorraine en 1756. Le premier manoir, contemporain du palais des ducs de Brabant, fut construit au XIV^e siècle par Guillaume van Duvenvoorde avant de passer par héritage à la famille d'Orange-Nassau qui le fit rebâtir au XV^e siècle. De cette époque, il ne reste que la chapelle Saint-Georges, intégrée aujourd'hui dans le complexe de la Bibliothèque Royale.



LE PALAIS DE CHARLES DE LORRAINE, LIEU DE CULTURE

Après l'achat en 1756 de l'hôtel d'Orange-Nassau, devenu résidence princière lors de l'incendie de la Cour en 1731, Charles de Lorraine entreprit la rénovation de l'ancienne bâtisse dont le style gothique tardif n'avait plus l'heur de lui plaire. Le gouverneur des Pays-Bas autrichiens confia le travail à l'architecte brugeois Jean Faulte, affranchi du style Louis XV après un séjour en Italie. A l'ancien quadrilatère qui s'ouvrait sur une cour intérieure, l'architecte accola une aile néo-classique qui respectait la perspective de l'actuelle rue du Musée portant à l'époque le nom de «rue de la Cour». Les ailes existantes et leur aménagement intérieur furent complètement repensés tout comme les jardins, redessinés à la française autour d'un bassin central. A Faulte qui s'attela à cette tâche jusqu'à sa mort prématurée en 1766 succéda pour parachever

le travail Laurent-Benoît Dewez, nommé architecte de la Cour. L'entrée en hémicycle encadrée par deux avant-corps donne dans un hall circulaire aux colonnes doriques d'où partait un somptueux escalier d'honneur. Laurent Delvaux (1695-1778), maître sculpteur de la Cour, anima l'équipe d'artistes - parmi

Seule l'aile sud du palais de Charles de Lorraine occupée aujourd'hui par le cabinet des estampes de la Bibliothèque Royale a été conservée. Le reste du quadrilatère fut détruit lors de l'aménagement du Mont des Arts et de la construction de la Bibliothèque Royale.



lesquels Gilles-Lambert Godecharle - chargés de la décoration, des sculptures et des bas-reliefs qui scandent la façade. Le sculpteur s'illustra notamment en réalisant un Hercule vainqueur du sanglier d'Erymanthe au pied de l'escalier d'honneur, lui-même orné de plaques en bronze doré représentant les douze travaux d'Hercule tandis qu'un superbe plafond peint par B. Verschoot représentait vraisemblablement l'apothéose du Gouverneur général.

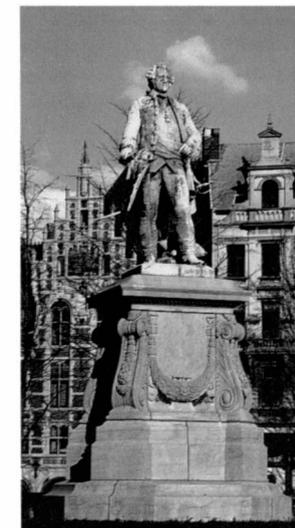
Bon vivant et bon chrétien

Amateur des plaisirs de la vie, Charles de Lorraine ne pouvait que plaire au peuple belge. S'il appréciait les divertissements et la musique et se rendait régulièrement au théâtre ou à l'opéra, il aimait également la bonne chère. Aussi, dans les jardins de son palais avait-il fait construire des serres chauffées à la houille où poussaient les produits de la terre les plus délicats - ananas, fraises, artichauts et asperges - tandis que dans le parc de l'ancienne Cour se trouvaient encore l'orangerie et l'enclos à daims. Mais le prince ne négligeait pas non plus les choses de l'esprit. Influencé par le Siècle des Lumières, Charles de Lorraine, dont les goûts éclectiques allaient de l'intérêt pour les sciences naturelles, auxquelles était consacré un cabinet, aux manuscrits précieux et aux Arts, se révéla être aussi un grand bâtisseur. Il s'entoura des meilleurs artistes qu'offraient les Pays-Bas, enrichit considérablement la Bibliothèque de Bourgogne, rendue accessible au public dès 1772, créa un bureau d'archives, ainsi que l'Académie impériale et royale des Sciences et Belles-Lettres. On le disait également très dévot. Ses nouveaux appartements se trouvant assez éloignés de la Chapelle Saint-George construite au début du XVI^e siècle, le Gouverneur fit ériger dans la nouvelle aile une chapelle qui s'ouvrait sur l'hémicycle. L'intérieur du nouvel oratoire était entièrement enduit et décoré de stucs de style Louis XVI tandis que la voûte peinte, aujourd'hui disparue, devait représenter une scène en l'honneur de saint Charles Borromée. Désaffectée depuis le départ des Autrichiens, cette chapelle fut attribuée en 1803 aux protestants. Restauré en 1987, l'intérieur a retrouvé son aspect originel.



Vue générale du Salon de l'Etoile également aménagé à la demande de Charles de Lorraine.

Erigée en 1848 au centre de la place du Musée, la nouvelle statue de Charles de Lorraine fait partie de cette suite d'œuvres honorant les grands hommes de la Belgique. Conçue à l'origine pour le Parc de Bruxelles, puis pour la place Royale, elle avait été commandée au sculpteur Louis Jéhotte, également auteur d'un Charlemagne à Liège. De nos jours, la statue est reléguée sur le côté de la place, au-dessus du bloc technique du Musée d'Art moderne.



Les salles d'exposition du Musée en 1830. Des expositions triennales, organisées depuis 1811 par la Société pour l'encouragement des Beaux-Arts, avaient lieu dans la grande galerie située au premier étage du palais de Charles de Lorraine.

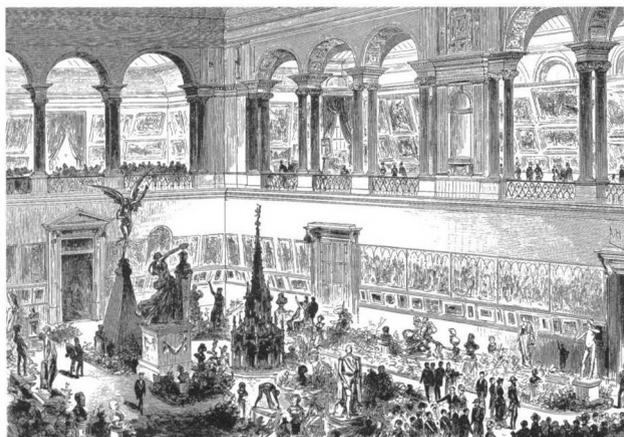


Une acropole du savoir

À la chute de l'Ancien Régime, le palais de Charles de Lorraine se mua en un centre scientifique et culturel. Sous l'occupation française, les révolutionnaires, animés du désir d'éduquer les populations, instituèrent en 1795 une Ecole Centrale dans tous les départements français et conquis. Bruxelles, alors chef-lieu du département de la Dyle, installa son Ecole dans l'ancienne cour de Nassau dont le parc fut transformé en jardin botanique. Etaient également adjoints à l'Ecole un cabinet d'histoire naturelle, une bibliothèque ainsi qu'un musée de peintures. Lorsque ces Ecoles furent supprimées en 1803, des facultés universitaires s'ouvrirent au même endroit et c'est d'ailleurs toujours dans une partie du palais de Charles

de Lorraine que l'Université libre de Bruxelles fut inaugurée en 1834 avant qu'elle ne quitte les lieux huit ans plus tard. Enfin, en 1827, le jardin botanique céda la place à deux ailes qui s'articulaient sur celle de Jean Faulte pour accueillir une nouvelle institution à vocation éducative, le palais de l'Industrie nationale converti en Musée de l'Industrie lors de l'Indépendance.

Inauguration en 1880 du Palais des Beaux-Arts réalisé par Alphonse Balat.



Du rapatriement des œuvres d'art ...

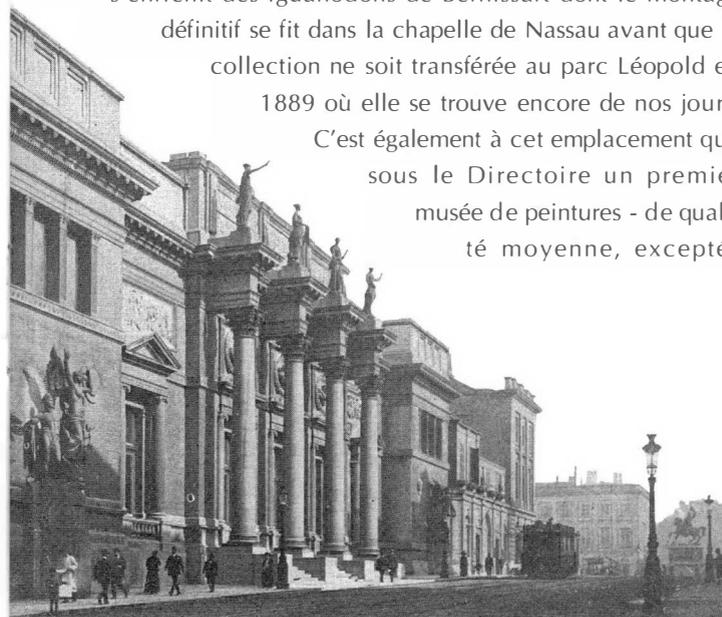
Après la chute de Napoléon, Guillaume I^{er} allait donner une nouvelle impulsion au palais en créant des institutions d'intérêt public visant à valoriser le patrimoine national de retour au pays. En effet, après avoir conquis la Belgique à la fin du XVIII^e siècle, les Français ne s'étaient pas privés de confisquer toutes les œuvres de valeur. Dès 1815, Constantin Lammens, notamment, fut chargé de rapatrier les ouvrages précieux et les objets d'art se trouvant à Paris. Ce ne fut pas tâche aisée ... Mais finalement la Belgique put récupérer l'essentiel de la Bibliothèque de Bourgogne, des Rubens et autres chefs-d'œuvre de la peinture flamande et retrouva dans des dépôts des trésors oubliés, jalons de son histoire, tels le berceau de Charles Quint, ou le manteau en plumes de Montezuma.

... à la création des musées

Ouvert au public en 1814, le Musée des Sciences naturelles occupa lui aussi une partie du palais. Il ne connut cependant un développement important qu'à partir de 1868, sous l'impulsion de son conservateur Edouard Dupont. En 1880, le musée s'enrichit des iguanodons de Bernissart dont le montage définitif se fit dans la chapelle de Nassau avant que la collection ne soit transférée au parc Léopold en 1889 où elle se trouve encore de nos jours.

C'est également à cet emplacement que sous le Directoire un premier musée de peintures - de qualité moyenne, exceptés

LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS
Depuis les années 1850, il était question d'ériger à Bruxelles un bâtiment à vocation pluridisciplinaire, destiné à accueillir des expositions temporaires et des concerts. Si ce projet fut exécuté, c'est essentiellement grâce à l'opiniâtreté de l'Académie royale qui proposa qu'à l'emplacement du ministère de la Justice, rue de la Régence, soit construit un palais des Beaux-Arts suivant les plans d'Alphonse Balat. Digne d'un temple des musées avec ses colonnes en granit, il fut inauguré en 1880 pour finalement abriter sept ans plus tard l'importante collection d'art ancien qui requerrait un espace plus grand que celui de l'ancien palais de Nassau. La richesse de ses collections reflète le rôle capital que joua la Belgique dans l'histoire de la peinture, de Bosch à Bruegel, de Van Eyck à Van Dyck, sans oublier Rubens ou Jordaens.



Datant de 1827, les deux ailes néo-classiques qui se sont greffées sur le palais de Charles de Lorraine abritaient un musée de l'industrie. En outre, cet édifice accueillait la Bibliothèque Royale dont le fonds déjà composé de la Bibliothèque de Bourgogne s'enrichit des 64.000 volumes appartenant à la collection de Charles Van Hulthem et de la bibliothèque de la Ville.



LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE

La liaison entre le haut et le bas de la ville est l'une des questions urbanistiques les plus complexes qu'ait connu Bruxelles. Parmi les projets rejetés, citons celui de Maquet (1903-1908) qui proposait de regrouper le Musée d'Art moderne, la Bibliothèque Royale, les Archives du Royaume et diverses institutions scientifiques. En 1908-1909, un jardin provisoire fut installé en ces lieux... jusqu'en 1954, date qui marque le début des travaux d'un complexe, le Mont des Arts, qui comprend la Bibliothèque englobant la chapelle Saint-George, les Archives et le Palais des Congrès. L'inauguration officielle se déroula en 1969.



quelques Rubens, Van der Goes et Van der Weyden - s'organisa. En 1815, les œuvres restituées par la France ajoutées à celles provenant des dépôts formèrent la base d'une part du musée des Armes, Armures et Antiquités, lequel, jusqu'à son transfert à la porte de Hal en 1847, se trouvait dans l'ancienne chapelle de Nassau, et d'autre part du Musée de Peinture et Sculpture dont on scinda les collections d'art ancien et d'art moderne en 1860. Les péripéties du musée ne faisaient alors que commencer... Jusqu'en 1877, les œuvres modernes émigrèrent dans l'actuel Palais des Académies en attendant que le palais de Charles de Lorraine soit réaménagé. En 1959, nouveau déménagement. Obligées de vider les lieux suite aux travaux de construction de la Bibliothèque Royale, les collections trouvèrent refuge dans l'hôtel Altenloh (ancien *Hôtel de l'Europe*) jusqu'à ce que le gou-

vernement ne décide de leur offrir un nouveau musée conçu par Roger Bastin. Inauguré en 1984, ce dernier se déploie en éventail dans le sous-sol de la place du Musée et joue le rôle de trait d'union entre le musée d'Art ancien, complètement rénové, et l'hôtel Altenloh destiné à accueillir des expositions temporaires.



LE MUSÉE D'ART MODERNE

Les salles de ce musée souterrain, conçu par Roger Bastin, rayonnent à partir du puits de lumière visible de la place du Musée. Renommé pour ses riches collections d'art belge - Magritte, Delvaux, Ensor, Permeke et autres Rik Wouters -, le musée peut aussi s'enorgueillir des grands noms de l'art moderne.



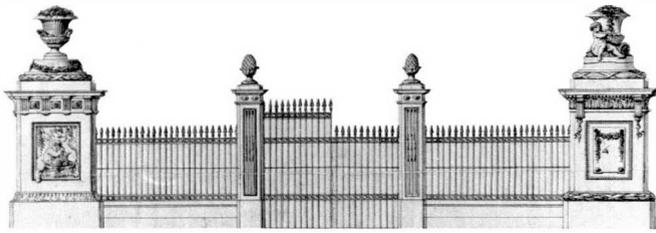
LE PALAIS DES BEAUX-ARTS

Dans les années 1920, la structure du quartier allait connaître de nouvelles mutations. Sur l'emplacement de la rue Isabelle, déjà amputée lors de la création de la place Royale, et du quartier de Terarken jadis occupé par un hospice et la maison de David II Teniers notamment, Victor Horta se vit confier la construction d'un Palais des Beaux-Arts. Ce dernier dut sa réalisation à la volonté acharnée d'Adolphe Max et de Henry Le Bœuf qui prouvèrent la nécessité d'un lieu pluridisciplinaire d'avant-garde où pourraient exposer et se produire des artistes de talent. Très critiquée à l'époque, l'œuvre de Horta n'en reste pas moins une prouesse technique et un jalon important dans la carrière de l'artiste. Ce dernier réussit à surmonter d'innombrables difficultés inhérentes au dénivèlement du terrain et à une servitude de vue du côté de la place des Palais, tout en adaptant son vocabulaire architectural par une épuration des formes qui n'en conservent pas moins leur force rythmique. Aujourd'hui, le Palais des Beaux-Arts reste encore un lieu de création plurielle où se côtoient entre autres le Musée du Cinéma, la Société des Expositions, la Société Philharmonique, Le Rideau de Bruxelles, ainsi que deux revues, reflet de la vie culturelle belge, *Art&Culture* et *Kunst&Cultuur*.



OLD ENGLAND

Installés en 1896 dans une partie de l'hôtel Spangen, les magasins Old England dont le nom prestigieux attirait la clientèle chic du quartier éprouvèrent le besoin d'agrandir leur espace. Les propriétaires qui disposaient d'un terrain rue Montagne de la Cour firent appel en 1898 à l'architecte Paul Saintenoy pour construire une extension qui leur servirait de carte de visite. Ce dernier n'employa que des matériaux métalliques pour élever un édifice de sept étages, véritable prouesse technique pour l'époque, tout en ne négligeant pas les éléments décoratifs, composés de ferronneries ajourées aux motifs floraux symptomatiques de cette fin de siècle. Etant donné que les colonnes en fonte jouaient le rôle d'éléments porteurs, l'espace s'adaptait parfaitement aux besoins d'un grand magasin, en n'empêchant ni la vue, ni la pénétration de la lumière qui se faisait par de larges baies. Suite au départ de l'Old England en 1974, les magasins connurent de nombreuses vicissitudes avant que la Régie des bâtiments n'entreprenne de restaurer les deux édifices - néo-classique et Art Nouveau - afin d'y installer le Musée instrumental dont la collection, une des plus importantes au monde, est conservée dans les maisons du Petit Sablon. Actuellement, la façade de l'Old England a retrouvé son aspect primitif, avec sa tourelle d'angle et sa couleur originelle.

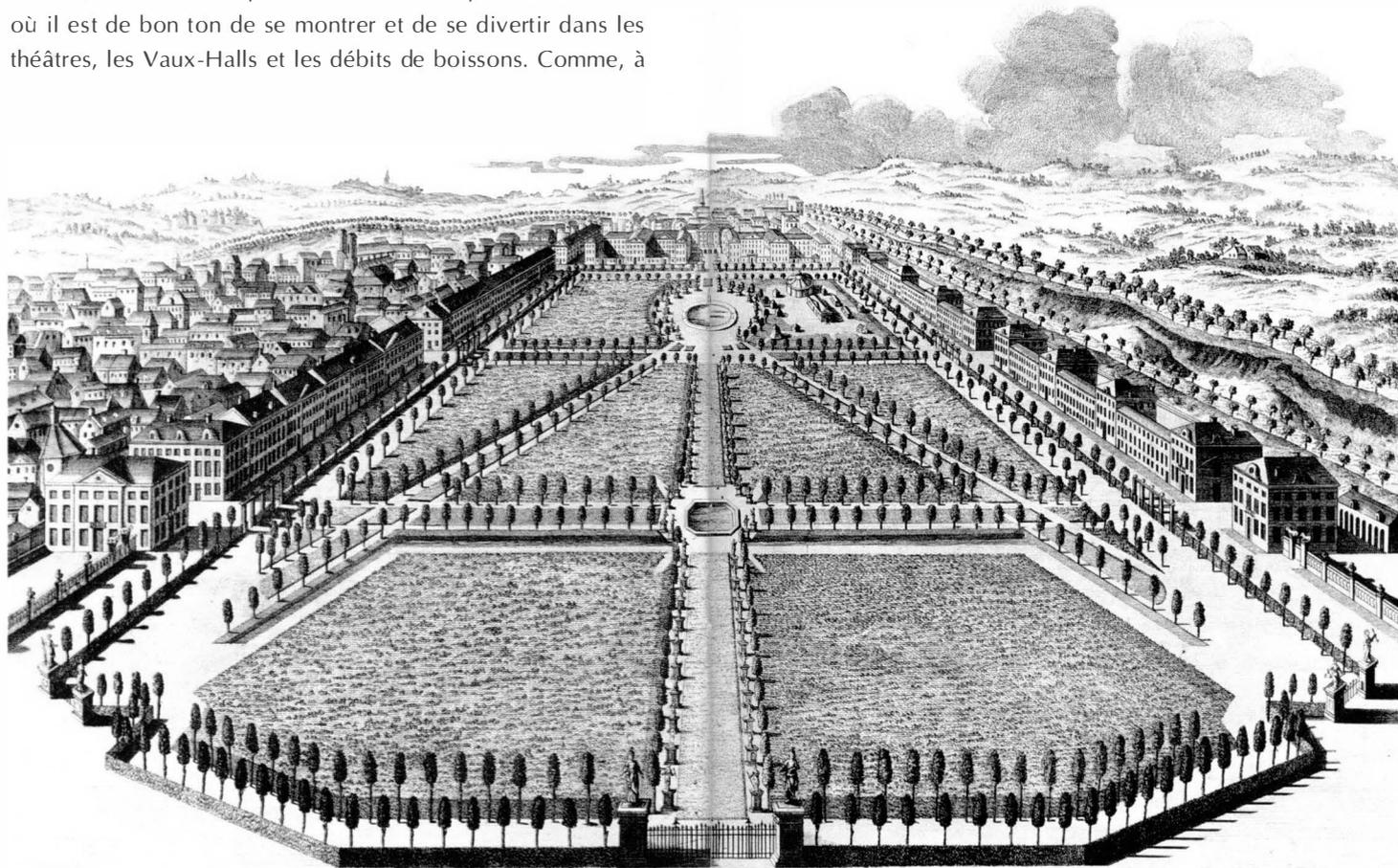


Plan de la grille prévue par Guimard.

LE PARC ROYAL

Dans le courant du XVIII^e siècle les jardins médiévaux - privés dans la plupart des cas - et les remparts disparurent pour faire place aux jardins publics et promenades. On les retrouve dans toutes les grandes villes d'Europe : à Paris, les Tuileries et les jardins du Luxembourg, à Londres, Hyde Park ou encore à Madrid, le Prado. Ces parcs constituent un pôle d'animation où il est de bon ton de se montrer et de se divertir dans les théâtres, les Vaux-Halls et les débits de boissons. Comme, à

cette époque, Bruxelles possédait peu d'espaces verts, à l'exception de l'Allée verte le long du canal, le ministre plénipotentiaire Starhemberg proposa que dans la foulée des grands travaux de la place Royale, soit aménagé un jardin public bordé de rues, en lieu et place de l'ancienne Warande.



Pilastre d'entrée surmonté d'une sculpture cynégétique de Gilles-Lambert Godecharle.

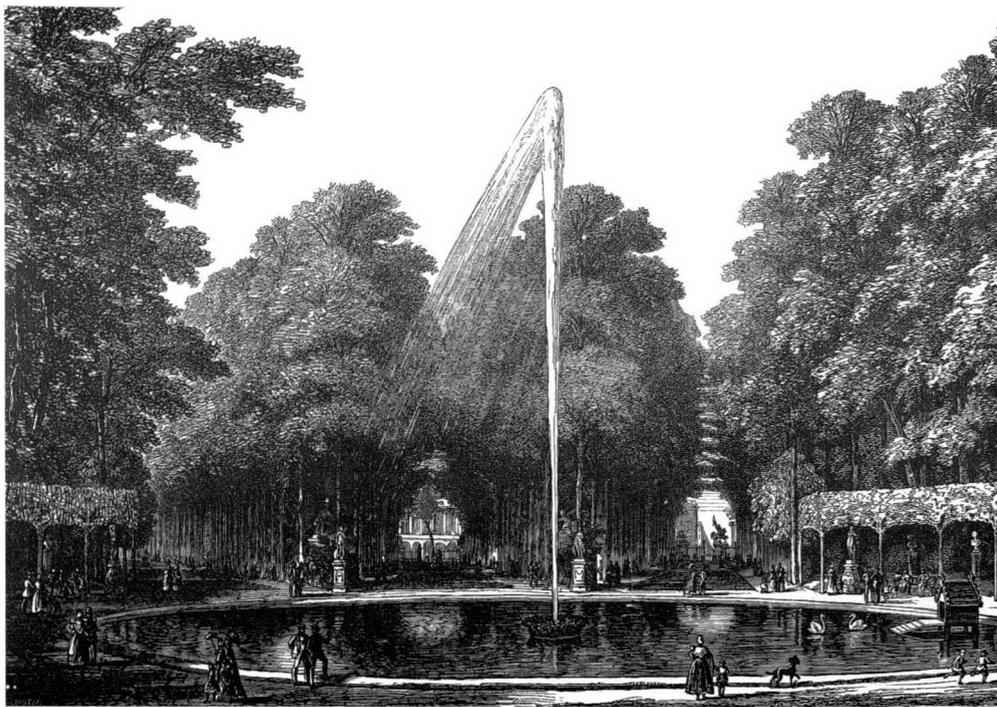


Guimard, également chargé du projet, fut secondé par Joachim Zinner, le jardinier de l'Orangerie, pour le choix des essences et pour le relevé de certains plans. L'organisation du nouveau quartier, compris entre les remparts du X^e et du XIV^e siècle, dut respecter les contraintes du site et du programme urbanistique déjà élaboré pour la place Royale. C'est ainsi que pour inscrire l'allée latérale dans le prolongement de la place, les architectes prirent la décision de couper les angles du petit côté du Parc.

Terrassement et nivellement

Lorsqu'en 1776, la décision d'entamer les travaux du Parc fut confirmée par lettre patente de l'impératrice Marie-Thérèse, le gouvernement s'engagea à aménager le Parc et ses plantations et à céder un tiers de la vente des terrains à la Ville, moyennant quoi celle-ci devait niveler et créer les quatre rues l'entourant. Dans un premier temps, il fallut mettre à niveau tout le périmètre de l'ancienne Warande dont le terrain était accidenté.

Le grand bassin avec la vue sur le Palais de la Nation.



Ainsi pour relier la place Royale au passage de la bibliothèque (actuelle rue Baron Horta), les ouvriers remblayèrent l'ancien vivier, ce qui nécessita la construction d'un mur de soutènement capable de résister à la poussée des terres apportées. Les travaux de terrassement des abords du Parc s'avèrent d'une telle importance que tous les habitants de la ville étaient dans l'obligation d'apporter leurs décombres sur le chantier.

D'une superficie de plus de treize hectares à l'origine, ce grand rectangle au pourtour délimité par des promenades et coupé aux angles du côté de la rue de Belle-Vue présentait une structure en patte d'oie qui partait d'un dégagement circulaire en face du Palais de la Nation. Un bassin y fut creusé et devait recevoir en son centre un monument en l'honneur de Marie-Thérèse. Ce monument ne fut jamais réalisé. Le bassin resta longtemps recouvert de gazon avant de retrouver sa destination initiale de fontaine en 1855. Aux entrées principales furent édifiées des portes encadrées de piédestaux monumentaux surmontés de groupes sculptés par Godecharle. Par mesure d'économie, le Parc ne fut dans un premier temps que partiellement clôturé, et ce n'est qu'au milieu du siècle suivant que Tilman-François Suys réalisa une grille très sobre qui parachevait l'ensemble.

La végétation

Dès 1776, on planta des arbres dont la sélection avait été opérée parmi les essences de haute futaie, dont des hêtres, tilleuls, bouleaux, érables, platanes, saules ou encore des acacias. Les ormes, appréciés pour leur beauté et pour leur ombrage, avaient cependant été privilégiés, mais, minés par la maladie, ils furent peu à peu remplacés par d'autres feuillus. Afin de minimiser la dénivellation générale du terrain, les bosquets d'arbres étaient talutés et l'ensemble donne un caractère forestier assez sévère dont la composition n'appelle pas à l'aménagement de parterres de fleurs. Cet aspect est encore accentué en face du Palais royal où l'on a laissé une dépression naturelle aménagée à l'anglaise, vestige de l'ancienne Warande, partiellement comblée lors des transformations apportées au Palais royal en 1904.



L'allée latérale.

Les empereurs romains ornent le pourtour du rond-point.

Groupe représentant *le Commerce* de Godecharle.



Un des huit hermès, réalisés par L. Delvaux en 1766, qui entourent le petit bassin.



La sculpture

Lors de la création du Parc, les architectes établirent un programme de statuaire combinant des œuvres anciennes et des créations nouvelles. Si les douze empereurs romains, placés sur les talus entourant le grand bassin, proviennent de l'ancien domaine ducal, de nombreuses œuvres furent récupérées dans le jardin du château de Tervueren, après la mort de Charles de Lorraine. Les sculpteurs puisèrent leur inspiration dans la mythologie gréco-romaine pour réaliser des œuvres dans l'esprit néo-classique : *Léda* de François-Joseph Janssens, *Vénus au miroir* de Puyenbroeck, *Vénus aux colombes* d'Ollivier de Marseille, *Diane* et *Narcisse* de Grupello, sans oublier des œuvres de François Lejeune, Laurent Delvaux, Thomas Vinçotte et Godecharle qui réalisa notamment des groupes surmontant les piliers de trois portes d'entrée. Comme la plupart de ces sculptures souffrirent des nombreuses déprédations dues à la Révolution française et à celle de 1830, presque tous les originaux ont été déposés dans des musées et remplacés par des copies.

La vie mondaine du Parc

Dès 1777, après l'achèvement du gros œuvre, un règlement d'ordre intérieur fut établi afin d'éviter les mauvaises fréquentations, mendiants, colporteurs et autres prostituées. La bonne société pouvait alors s'y promener librement, flâner, ou assister à des concerts ... C'est ainsi qu'en 1780, les Bultos, directeurs du Théâtre de la Monnaie, obtinrent un octroi les autorisant à établir un Vaux-Hall, jardin à attractions, dans un massif du

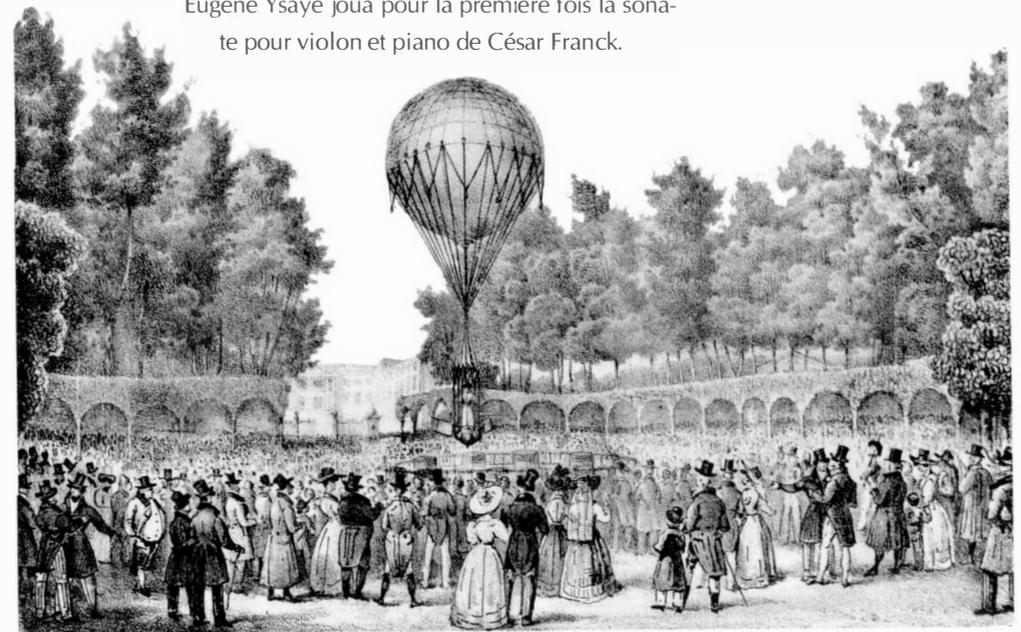
Parc de Bruxelles. Ils s'engageaient à fournir une musique agréable et servir tous les rafraîchissements possibles et des soupers froids et chauds sous une grande tente turque à laquelle s'ajoutèrent des édifices dûs à Louis Montoyer : un théâtre -l'actuel Théâtre du Parc-, et à l'arrière de celui-ci une salle des fêtes, un café ainsi que six petits pavillons destinés au commerce de luxe. Cet ensemble, loué à plusieurs associations, fut maintes fois transformé et agrandi au cours du XIX^e siècle, d'abord par Charles Vander Straeten à la demande du Concert Noble (1820), puis par Jules Van Ysendyck qui modifia encore le plan pour le Cercle Artistique et Littéraire (1882). L'ensemble fut remanié une dernière fois en 1913 à la demande de la Ville qui désirait revaloriser le site, mais après la Grande Guerre, cet endroit ne retrouva plus jamais le lustre d'antan.

Cependant, le Vaux-Hall connut au siècle passé ses heures de gloire. Ainsi, en 1803, en l'honneur de Napoléon Bonaparte et Joséphine, le Parc avait-il été illuminé et un repas de mille huit cents couverts avait été prévu dans la salle de fêtes. Ou encore, en 1886, au Cercle Artistique, haut lieu de la vie bruxelloise où étaient organisés des conférences, des expositions et des concerts, Eugène Ysaÿe joua pour la première fois la sonate pour violon et piano de César Franck.



La *Vénus aux colombes*, copie d'après Ollivier de Marseille (1874).

Un départ en ballon au rond-point où se presse une foule curieuse.



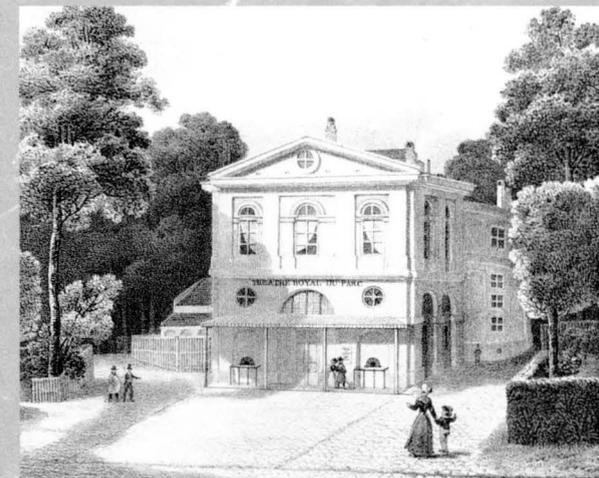


Chaque année, en hiver, étaient organisés des concours de sculptures de neige, auxquels participaient aussi bien des artistes renommés comme Julien Dillens que de simples amateurs.

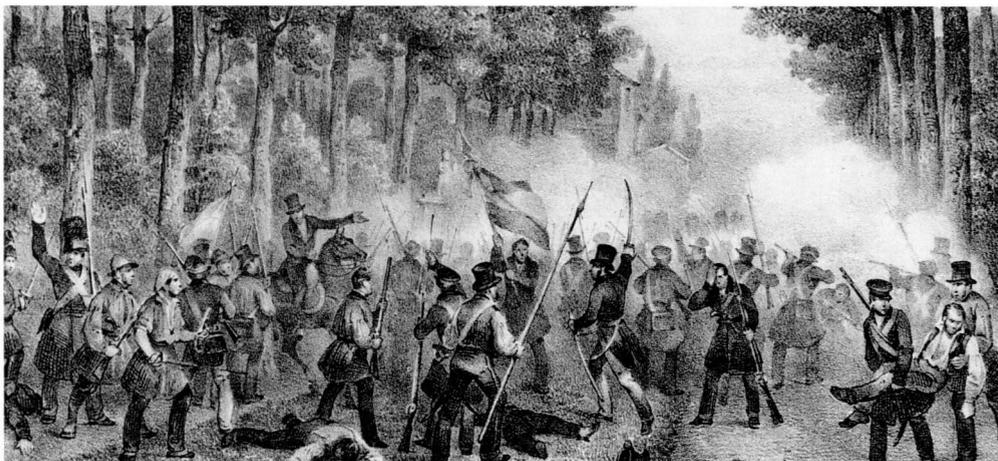


Dès 1853, la Grande Harmonie fit construire un kiosque d'allure mauresque afin d'y donner des soirées musicales. Autour de celui-ci, les badauds pouvaient s'asseoir et se désaltérer.

A l'occasion des fêtes nationales organisées en 1841, l'architecte Jean-Pierre Cluysenaar conçut un kiosque à musique en fonte placé actuellement dans le massif entre l'allée centrale et l'allée dans l'axe de la place Royale.



Aujourd'hui, l'ensemble que formait le Vaux Hall demeure un endroit vivant. Si le Théâtre du Parc reste un haut lieu de la comédie de boulevard, l'édifice qui servait au Cercle Artistique et Littéraire abrite le Cercle Gaulois tandis que le kiosque à musique a été restauré par un particulier.



Les combats à l'intérieur du Parc lors des Journées de Septembre en 1830.

Le théâtre de la Révolution de 1830

Le Parc allait être le témoin d'un événement qui changea le cours de l'histoire de la Belgique. Après la représentation de *La Muette de Portici* au Théâtre de la Monnaie, les Bruxellois, enflammés par l'esprit patriotique de l'opéra, se révoltèrent contre l'occupant hollandais. Pendant les fameuses Journées de Septembre, l'armée hollandaise s'opposa violemment aux révolutionnaires. L'essentiel des combats se déroula autour de la place Royale, les Hollandais tenant le Parc et les assaillants ayant pris position sur les toits des hôtels avoisinants. Le 27 septembre 1830, l'armée avait déserté le quartier et Bruxelles était libre, suivie rapidement par les provinces qui se rallièrent à la cause révolutionnaire. Un an plus tard, le jeune Etat désignait comme roi Léopold de Saxe-Cobourg et le Parc qui avait souffert fut rapidement restauré pour redevenir une promenade appréciée, lieu de toutes les festivités officielles et mondaines.

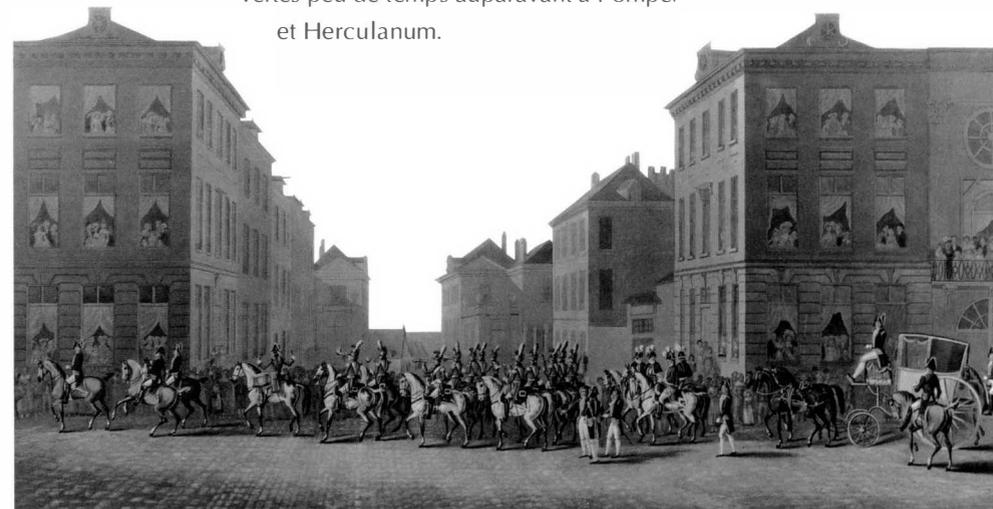
LA RUE ROYALE ET L'HÔTEL ERRERA

Le premier tronçon de la rue Royale qui s'étendait à la fin du XVIII^e siècle jusqu'à la place de Louvain fut réalisé parallèlement aux travaux de nivellement du Parc, et ce n'est qu'au siècle suivant qu'elle fut prolongée jusqu'à Laeken. La majestueuse voie était coupée par la rue Montagne du Parc et par deux impasses, le passage de la Bibliothèque prolongeant une

allée latérale du Parc - actuelle rue Baron Horta -, et l'impasse du Parc, aujourd'hui la rue des Colonies. L'ensemble architectural homogène conçu pour l'essentiel par Guimard, était rythmé aux angles par des pavillons tandis que se déroulait une enfilade de façades symétriques masquant des maisons de maître. La composition de la rue est en outre animée par une distribution irrégulière des portes, par la diversité des toits et des détails. Si la plupart de ces immeubles furent reconstruits à l'identique au cours du XX^e siècle, certaines demeures ne subirent que des transformations minimales, parmi lesquelles l'hôtel Errera, ancien refuge de l'abbaye de Grimbergen dont le terrain, l'ancien vivier comblé, lui avait été offert gracieusement en 1779 à condition d'y bâtir un pavillon dans les trois ans. Tourné vers la place Royale, l'hôtel est relié à l'autre demeure de l'abbaye par une balustrade ornée de trophées et de vases, pendant de celle qui délimite les jardins de l'Académie. Au fond de la cour intérieure attribuée à Joseph Poelaert, se trouvent des dépendances intégrées aujourd'hui au Palais des Beaux-Arts. Essentiellement contemporain de la construction de l'hôtel, l'aménagement intérieur de style Louis XVI reflète le goût de l'époque pour les civilisations exotiques ou anciennes, comme en témoignent le papier peint aux motifs chinois ou les grotesques rappelant les fresques découvertes peu de temps auparavant à Pompéi et Herculaneum.



Porche d'entrée de l'hôtel Errera encadré par des sphinges. Dès 1797, plusieurs propriétaires se succédèrent dans cette demeure avant que Jacques Errera ne l'acquière en 1868. Aux mains de la famille jusqu'en 1980, l'hôtel fut ensuite occupé par l'Académie royale de musique de Bruxelles, puis par la Communauté flamande qui entreprend à l'heure actuelle de grands travaux de restauration et la destine à devenir une résidence de prestige pour le Ministre-Président.



Page de droite:
Entrée de Guillaume I^{er} à Bruxelles. Le cortège est à hauteur du passage de la Bibliothèque de part et d'autre duquel s'élève l'hôtel Errera et l'ancien hôtel de Triest.



A partir de 1876, l'ancien palais du Prince d'Orange devint le siège de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, bientôt rejointe par la Koninklijke Akademie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België, l'Académie royale de Médecine de Belgique, la Koninklijke Akademie voor Geneeskunde van België et l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises.

LE PALAIS DES ACADÉMIES ET LES ECURIES ROYALES

Longeant les remparts du XIV^e siècle détruits en 1819 pour permettre le percement du boulevard du Régent, la nouvelle rue Ducale fut bordée dès 1778 par des hôtels néo-classiques. Malgré de nombreuses modifications voire même des reconstructions au cours des XIX^e et XX^e siècles, la rue a conservé une certaine homogénéité.

Dès 1815, il avait été prévu de construire un palais pour le prince d'Orange, Guillaume-Frédéric, sur l'emplacement du Refuge de l'abbaye du Parc, situé au début de la rue Ducale. Le projet se concrétisa en 1820 lorsque sa résidence, dans l'aile droite du Palais de la Nation, fut détruite par un incendie, ce qui l'obligea à s'installer provisoirement dans l'hôtel de Spangen sur la place Royale. Guillaume I^{er} en commanda la réalisation à l'architecte des palais royaux, Charles Vander Straeten, et, fin 1824, le bâtiment était sous toit. Entre-temps, l'architecte avait été démis de ses fonctions et c'est Tilman-François Suys qui fut chargé de parachever l'ensemble. Sobre et dépouillé, l'édifice rejoint l'architecture classique par la rigueur de sa symétrie, le rythme des pilastres ioniques et la bichromie de la pierre. La finition de l'espace intérieur et la décoration avaient également fait l'objet d'une grande attention comme en témoigne notamment la galerie de marbre qui occupe l'aile gauche sur deux étages. Abandonné après l'indépendance de la Belgique, le palais fut offert en 1853 au futur Léopold II qui venait d'épouser Marie-Henriette

Vue d'un hôtel de la rue Ducale dont le nom provient du fait que des statues des anciens ducs de Brabant ornaient les remparts qu'elle longeait.



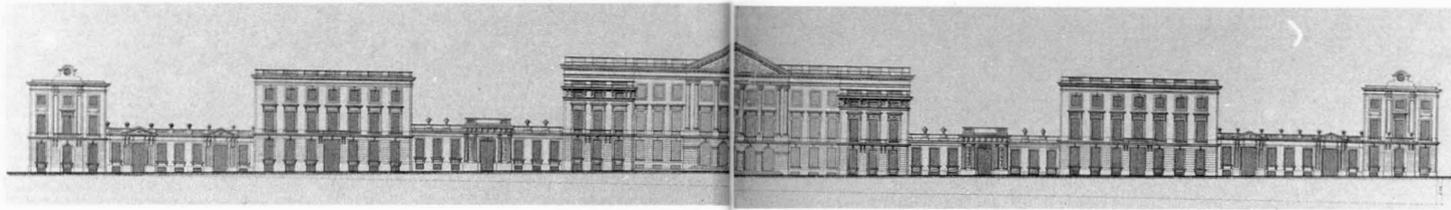
de Habsbourg-Lorraine. Comme le duc de Brabant ne l'occupa jamais, on projeta alors de transformer la résidence pour y accueillir des concerts, des cérémonies officielles et, pour un temps, les œuvres du Musée d'Art moderne. En 1876, le palais trouva son affectation définitive en devenant le siège de l'Académie royale des Sciences, Lettres et Beaux-Arts fondée en 1771 par l'impératrice Marie-Thérèse. Dans le jardin orné de sculptures, parmi les dépendances, les Ecuries royales épousent le même style que l'ensemble. Toujours utilisées comme écuries au XX^e siècle, elles firent également office de garage pour le parc automobile de la famille royale à partir de 1911. Récemment restaurées, elles abritent aujourd'hui les bibliothèques des Académies ainsi que les services administratifs.



Intérieur du Palais des Académies lors d'une séance en présence de Léopold II, en 1880.

Intérieur des anciennes Ecuries royales.





Vue d'ensemble de la rue de la Loi.



Prestation de serment de Léopold II.

Les tribulations du Palais de la Nation : d'abord destiné au Conseil Souverain du Brabant, il devint sous le régime français le siège de divers tribunaux pour être transformé sous Guillaume I^{er} par Charles Vander Straeten afin d'y accueillir les Etats-Généraux. Après l'Indépendance de la Belgique, il abrita enfin le Sénat et la Chambre des Représentants.

LE PALAIS DE LA NATION

Elevés dans le même esprit que les façades des rues Ducale et Royale, les alignements de la rue de la Loi (ou rue de Brabant lors de la création du quartier) sont interrompus par le Palais de la Nation, situé légèrement en retrait. Pouvoir législatif et pouvoir monarchique se trouvent ainsi face à face, séparés par un rideau de verdure.

Dès 1777, la Ville choisit un des terrains bordant le parc, au fond de l'ancienne Warande où avait été érigée la maison de Charles Quint, pour y installer le Conseil Souverain de Brabant qui se trouvait à l'étroit dans ses anciens bâtiments. Remontant au XIV^e siècle, cette vieille institution, dont la compétence s'étendait jusqu'à Malines, Anvers et le Limbourg, était, entre autres, la principale cour de justice du pays, exerçait une fonction de tutelle sur les notaires et donnait force exécutoire aux lois édictées par le monarque. Cependant le Conseil ne resta pas longtemps dans ses nouveaux murs. En effet,

sous l'occupation française, toutes les institutions de l'Ancien Régime furent abolies et le siège du Conseil fut réquisitionné par divers tribunaux alors que l'aile droite, occupée à l'origine par la Chancellerie, fut reconverte en un hôtel de voyageurs avant de servir de résidence au

prince d'Orange jusqu'à l'incendie de 1820. Après la Révolution belge, le Palais fut tout naturellement investi par le Parlement puis agrandi vers la rue de Louvain en 1872-1878 pour y abriter les commissions de travail de la Chambre et du Sénat. La réalisation du Palais est attribuée à Barnabé Guimard qui donna à l'édifice toute la monumentalité due à sa fonction sans pour autant rompre l'harmonie d'ensemble du quartier. Représentative de l'esprit néo-classique, la façade en pierre blanche décorée d'éléments en pierre bleue est animée par un soubassement incluant le rez-de-chaussée sur lequel s'appuie un portique de huit colonnes ioniques supportant un fronton dont le bas-relief est dû à Godecharle. La décoration intérieure évolua à mesure que les institutions s'y succédaient, et après l'Indépendance, on inaugura un programme lapidaire et pictural destinés à rendre hommage aux grandes figures et aux épisodes marquants de l'histoire ancienne de Belgique.



Détail du fronton par Godecharle: *L'hypocrisie. Le bas-relief figurant La Justice récompensant les Vertus et punissant les Vices* dut être restauré à plusieurs reprises. Déjà en piteux état en 1810-1811, une partie du fronton s'effondra après l'incendie de 1820. Il fallut encore intervenir en 1860, puis en 1898, et enfin à la fin des années 1960 où il fut remplacé à l'identique.



Après l'incendie de 1883, l'architecte Henri Beyaert entreprit la reconstruction du palais et fit recouvrir les façades d'un enduit peint. Dans les années 1920, la façade fut décapée, sans respect des servitudes qui avaient été imposées dès le XVIII^e siècle, stipulant que tous les bâtiments du quartier devaient être recouverts d'un enduit blanc.



Hôtels situés à l'angle de la rue Héraldique avant la construction du Palais Royal de Guillaume I^{er}. Achevé en 1786, le plan d'ensemble de la résidence de Belgiojoso avait été réalisé par Guimard alors que Montoyer en avait conçu l'aménagement intérieur. Lorsqu'après 1795, Bruxelles devint le chef-lieu du département de la Dyle, le préfet s'installa dans l'ancienne demeure de Belgiojoso qui accueillit encore un hôte de marque, le premier consul Napoléon Bonaparte lors de sa visite à Bruxelles en 1803. Œuvre des mêmes architectes, son pendant fort ressemblant, l'hôtel Bender, servit notamment de résidence au général Béliard présent à Bruxelles en 1805.

LE PALAIS ROYAL

La reconstruction de l'ancienne Cour ducale n'avait pu se faire faute de moyens, mais en réalité une autre raison se cachait derrière cette décision. En effet, sous Marie-Thérèse, le pou-

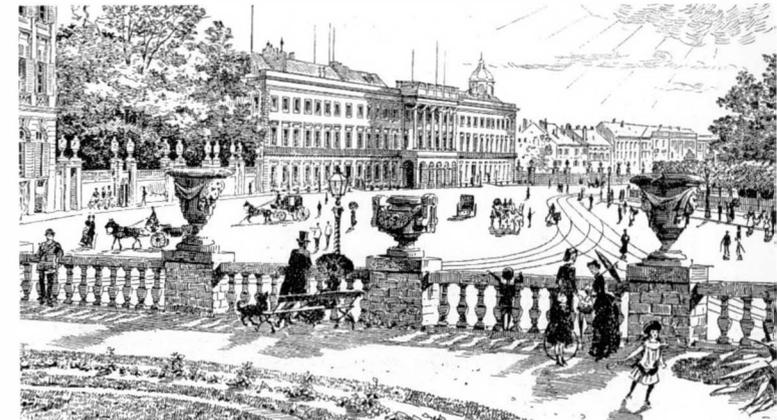
voir du gouverneur avait peu à peu décliné au profit de celui du ministre plénipotentiaire, il était donc logique que Vienne n'ait pas voulu installer le gouverneur dans un nouveau palais dont le cadre était chargé du symbole du pouvoir suprême.

A l'origine, quatre hôtels scandaient la rue de Belle-Vue qui prit le nom de place des Palais sous Guillaume I^{er}. Faisant pendant à l'hôtel de Belle-Vue, se trouvait l'hôtel Walckiers, au coin de la rue Ducale tandis que de part et d'autre de la rue Héraldique située dans le prolongement de l'allée centrale du Parc, avaient été édifiés l'hôtel Bender et l'hôtel Belgiojoso,

demeure du ministre plénipotentiaire qui succéda à Starhemberg. Pour la construction de ces derniers, le gouvernement fit à nouveau appel à la générosité de l'abbaye du Coudenberg. Victime de difficultés financières, elle dut compter sur l'aide d'autres institutions religieuses qui lui octroyèrent des prêts et des dons pour l'avancement des travaux. Malgré cela, le chantier ne progressait guère et le gouvernement força trois autres abbayes qui attendaient une nouvelle nomination d'abbé ou d'abbesse à acheter et parachever ces édifices.

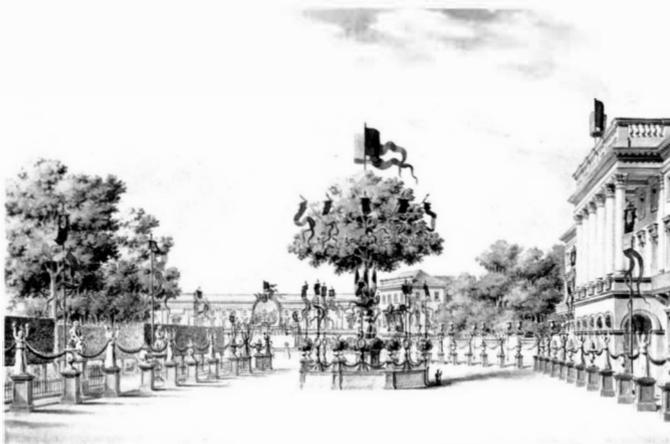
Le Coudenberg à nouveau résidence royale

En 1815, les Pays-Bas septentrionaux et méridionaux étaient à nouveau réunis sous l'égide du prince Guillaume d'Orange-



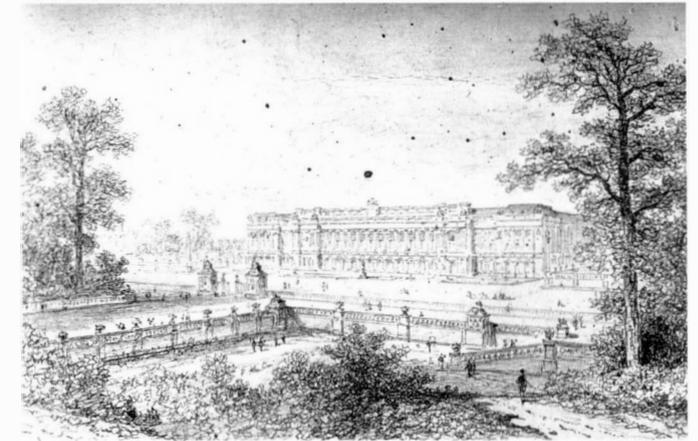
Vue du Palais royal tel qu'il se présentait sous Guillaume I^{er}. Comme le souverain avait expressément demandé qu'on travaille à l'économie, sur les sculptures notamment, Tilman-François Suys dut s'en tenir à une façade d'une sobriété extrême.





Vue de la place des Palais lors des fêtes célébrant les vingt-cinq ans de règne de Léopold I^{er}.

Projet pour la façade du Palais royal et l'aménagement des terrains avoisinants par Alphonse Balat.



Vue du Palais royal après 1904. A l'avant-plan, au coin de la place des Palais et de la rue Ducale, l'hôtel Walckiers (actuel hôtel de la Liste civile), reconstruit à l'identique en 1920.



Nassau qui prit alors le titre de roi. La nouvelle constitution prévoyant que les Etats généraux siègeraient alternativement dans les deux capitales, le roi se devait d'avoir une demeure digne de son rang à Bruxelles. Le palais de Charles de Lorraine n'étant plus disponible, le roi décida, par mesure d'économie, de transformer l'hôtel Bender et Belgiojoso en palais. Exécuté par l'architecte des palais royaux Gislain-Joseph Henry, le projet visait à agrandir les deux demeures et à les relier entre elles par une façade fermant la rue Héraldique, à la place de laquelle

le était notamment prévu un escalier d'honneur et une salle du trône. L'extrême lenteur des travaux fut fatale à Charles Vander Straeten, qui avait repris le chantier à la mort d'Henry, aussi fut-il remplacé par Tilman-François Suys qui permit à Guillaume I^{er} d'y emménager en 1829. Pour peu de temps ...

Après l'indépendance de la Belgique, la situation du palais évolua peu jusqu'à ce que le futur Léopold II décide d'installer ses appartements dans l'aile gauche du palais. Les transformations qu'il y apporta ne furent que les prémices des grands projets urbanistiques qu'il avait pour la Belgique. Dès 1861, l'architecte Alphonse Balat allait enfin donner à ce palais une magnificence royale par la monumentalité des salles, la somptuosité des matériaux et des décors. Il dut faire abattre les maisons construites entre le palais et l'hôtel de Belle-Vue, qui gênaient la vue et empêchaient toute extension du palais. De nouveaux retards et des problèmes financiers empêchèrent l'achèvement de la finition intérieure et de la façade. Il fallut attendre 1897 pour que de nouveaux crédits soient alloués et ce n'est qu'en 1903 que les travaux reprirent. Après

Le majestueux escalier d'honneur dû à Alphonse Balat.





Satire sur les travaux de Bruxelles sous Léopold II.

la mort de Balat, Henri Maquet fut pressenti pour poursuivre les gigantesques projets de façade qui n'avaient plus rien à voir avec le modeste édifice de Guillaume 1^{er}. Intégrés à l'ensemble, les hôtels Walckiers et de Belle-Vue se virent reliés au palais par un petit pavillon, tandis qu'un jardin était planté à l'avant et qu'un programme de statuaire était établi comprenant notamment le fronton de la façade dû à Thomas Vinçotte. C'est Octave Flanneau qui paracheva le palais à la mort de Maquet, laquelle fut suivie de peu par celle du roi. Depuis, hormis des travaux d'entretien et de restauration, il n'y eut plus de transformation. Les appartements royaux furent encore occupés jusqu'en 1935, mais après la disparition de la reine Astrid, Léopold III choisit de vivre à Laeken, comme les rois qui lui ont succédé.



Intérieur du palais : un banquet dans la Salle de marbre.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE :

- X. DUQUENNE, *Le parc de Bruxelles*, Bruxelles, CFC Editions, 1993.
- A. MOLITOR, et alii, *Le Palais Royal de Bruxelles*, Bruxelles, Crédit Communal, 1993.
- A. SMOLAR-MEYNART, et alii, *Le Palais de Bruxelles, huit siècles d'art et d'histoire*, 1991.
- L. SOMERHAUSEN, W. VAN DEN STEEN, *Le Palais de la Nation*, Bruxelles, 1981.

Dans la même collection :

1. **LE CINQUANTENAIRE ET SON SITE** (FR - NL - ESP - GB)
2. **LE CIMETIÈRE DU DIEWEG** (FR - NL)
3. **LA GRAND-PLACE DE BRUXELLES** (FR - NL - ESP - GB)
4. **LE QUARTIER DU BÉGUINAGE** (FR - NL)
5. **LE HEYSEL** (FR - NL - ESP - GB)
6. **L'AVENUE LOUIS BERTRAND ET LE PARC JOSAPHAT** (FR - NL)
7. **TROIS VISAGES DE PASSAGES AU XIX^e SIÈCLE** (FR - NL - ESP - GB)
GALERIES SAINT-HUBERT - GALERIE BORTIER - PASSAGE DU NORD
8. **ANDERLECHT** (FR - NL)
LA COLLÉGIALE - LE BÉGUINAGE - LA MAISON D'ÉRASME
9. **LE SABLON** LE QUARTIER ET L'ÉGLISE (FR - NL - ESP - GB)
10. **LE QUARTIER DES ÉTANGS D'IXELLES** (FR - NL)
11. **LE QUARTIER SAINTE-CATHERINE** ET LES ANCIENS QUAIS (FR - NL)
12. **LE PARC LÉOPOLD** ARCHITECTURE ET NATURE (FR - NL - ESP - GB)
13. **LE QUARTIER DES SQUARES** (FR - NL - ESP - GB)
MARGUERITE, AMBIORIX, MARIE-LOUISE ET GUTENBERG
14. **LE SQUARE ARMAND STEURS** À ST-JOSSE-TEN-NOODE (FR - NL)
16. **LE QUARTIER DE L'OBSERVATOIRE** À UCCLÉ (FR - NL)

Graphisme : La Page

Traduction : Citracom

Photogravure : P. Leleux s.a.

Impression : P. François s.a.

© Ministère de la Région de Bruxelles, Service des Monuments et Sites
C.C.N.

rue du Progrès, 80 - 1030 Bruxelles - Tél: 02/204 24 49

IMPRIMÉ EN BELGIQUE

DÉPÔT LÉGAL : D/1995/6860/4



Faire découvrir les multiples joyaux du patrimoine de Bruxelles, tel est l'objectif de la collection «Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire».

Anecdotes, documents inédits, illustrations anciennes, histoires, considérations urbanistiques, architecturales et artistiques, autant de facettes qui exciteront la curiosité du lecteur-promeneur.



Centre du pouvoir depuis le Moyen Âge, le Quartier royal nous dévoile ses multiples facettes, du Palais ducal, dont le parc faisait l'admiration de tous les voyageurs, à l'ensemble néo-classique, modèle de l'urbanisme du Siècle des Lumières.